

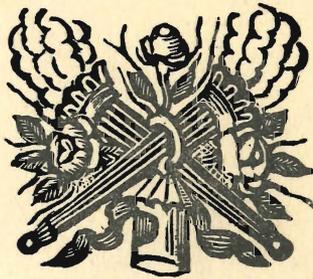
DU MONDE ENTIER

BORIS PASTERNAK

LE DOCTEUR JIVAGO

traduit du russe

roman



nrf

GALLIMARD

DU MONDE ENTIER

BORIS PASTERNAK

LE DOCTEUR JIVAGO

traduit du russe

roman



nrf

GALLIMARD

5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e

513^e édition

Il a été tiré de cet ouvrage quatre-vingt-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, savoir soixante-quinze exemplaires numérotés de 1 à 75, et dix, hors commerce, marqués de A à J.

L'édition originale de cet ouvrage est l'édition italienne de Giangiacomo Feltrinelli, via Andegari 6, Milan.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

© 1958, Librairie Gallimard.

rappelant le baba au rhum, qui portait le nom de Jivago, et il y avait eu un temps, à Moscou, où il suffisait de crier au cocher « Chez Jivago ! » tout à fait comme « Au diable vauvert ! », — et le traîneau vous emportait au bout du monde. Un parc silencieux vous entourait. Des corneilles se perchaient sur les branches inclinées des sapins et en secouaient le givre. On entendait se répercuter au loin leur croassement, crépitant comme le craquement d'une branche sèche. Des chiens de race traversaient la route à partir des bâtiments neufs qui se dressaient à l'autre bout de la percée. Là-bas, des lumières s'allumaient. Le soir tombait.

Brusquement, tout cela s'était envolé. Ils étaient devenus pauvres.

IV

L'été de 1903, dans une patache à deux chevaux, Ioura et son oncle se dirigeaient à travers champs vers Douplianka, propriété du filateur et mécène Kologrivov; ils allaient chez Ivan Ivanovitch Voskoboïnikov, un pédagogue qui s'occupait de propager les sciences utiles.

C'était la fête de la Vierge de Kazan¹, et la moisson battait son plein. Parce que c'était l'heure du repas, ou à cause de la fête, on ne rencontrait âme qui vive dans les champs. Le soleil brûlait les récoltes à demi moissonnées comme des nuques de forçat rasées jusqu'à mi-hauteur. Les oiseaux tournoyaient au-dessus de la plaine. Inclinant leurs épis, les blés s'alignaient en bon ordre dans le calme plat, ou bien se dressaient en gerbes à quelque distance de la route où, à force de les regarder, on croyait voir des silhouettes en mouvement, — on aurait dit des arpenteurs qui marchaient en prenant des notes le long de l'horizon.

— Et ceux-là, demandait Nikolaï Nikolaïévitch à Pavel, l'homme à tout faire et le gardien de la maison d'édition, qui était assis de biais sur le siège du cocher, le dos voûté et les jambes croisées pour bien montrer qu'il n'était pas un cocher pour de vrai, et que s'il conduisait une voiture, ce n'était pas par vocation, — et ceux-là, alors, ils sont au seigneur ou aux paysans ?

1. Le 8 juillet.

I

La guerre contre le Japon n'était pas encore terminée. Soudain d'autres événements la reléguèrent au second plan. La Russie était balayée par les vagues de la révolution, plus hautes et plus surprenantes les unes que les autres.

C'est à cette époque qu'arriva à Moscou, venant de l'Oural, la veuve d'un ingénieur belge, une Française russifiée, Amélie Karlovna Guichard. Elle avait deux enfants, un garçon, Rodion, et une fille, Larissa. Elle mit Rodion à l'Ecole des Cadets et Lara dans un lycée de jeunes filles, qui se trouva être par hasard celui où, dans la même classe, Nadia Kologrivova poursuivait ses études.

Mme Guichard avait en guise d'économies des titres hérités de son mari; ceux-ci, après avoir profité d'une hausse, s'étaient mis à baisser maintenant. Ses ressources fondaient à vue d'œil; pour y porter remède et pour ne pas rester les bras croisés, Mme Guichard avait acheté une petite entreprise, l'atelier de couture de Lévitkaïa près de la porte du Triomphe, avec le droit de conserver l'ancienne raison sociale, la clientèle, toutes les modistes et les apprenties.

Mme Guichard avait agi de la sorte sur les conseils de l'avocat Komarovski, un ami de son mari qui l'avait prise sous sa protection; c'était un homme d'affaires à la tête froide, qui connaissait la vie commerciale de la Russie comme sa poche. Elle était entrée en correspondance avec lui pour régler son déménagement; il les avait accueillis à la gare, menés d'un bout à l'autre de Moscou à l'hôtel du Monténégro, rue de l' Arsenal, où il leur avait retenu une chambre, et c'était lui

trer tant d'impudeur sur les lèvres d'autrui, lorsqu'on les presse si longuement contre les siennes.

Laisser ces bêtises. Une fois pour toutes. Ne pas jouer l'oise blanche, ne pas faire l'attendrie, ne pas baisser pudiquement les yeux. Ça pourrait mal finir un jour ou l'autre. Il y a là, tout près, une effrayante limite. Un pas de plus, et on roule dans l'abîme. Oublier la danse, ne plus y penser. Tout le mal est là. Ne pas avoir honte de refuser. Inventer que je ne sais pas danser ou que je me suis cassé une jambe.

V

En automne, il y eut des troubles au centre ferroviaire de Moscou. Les services de Moscou-Kazan se mirent en grève. Ceux de Moscou-Brest-Litovsk devaient se joindre à eux. L'ordre de grève avait été voté, mais le comité ne parvenait pas à se mettre d'accord sur la date du débrayage. Tout le monde, sur la ligne, était informé de la grève, et il ne fallait qu'un menu prétexte pour qu'elle se déclenchât spontanément.

C'était un matin maussade et froid du début d'octobre. Ce jour-là, sur la ligne, on devait distribuer la paye. Des renseignements, que l'on attendait de la comptabilité, tardaient à venir. Puis un petit garçon entra dans le bureau; il portait le tableau de contrôle, l'ordre de paiement et un paquet de livrets de travail confisqués pour retenues. La paye commença. Sur l'immense terrain vague qui séparait la gare, les ateliers, le dépôt de locomotives, les entrepôts et les voies des bâtiments de bois de l'administration, s'allongea la file des conducteurs, des aiguilleurs, des ajusteurs et de leurs aides, des laveuses de planchers du parc de matériel roulant, de tous ceux qui venaient chercher leur paye.

On sentait le commencement de l'hiver urbain dans l'odeur mélangée des feuilles d'érable écrasées, de la neige fondante, de la fumée de locomotive et du pain de seigle chaud, que l'on faisait cuire dans le sous-sol du buffet de la gare et que l'on avait tiré du four à l'instant même. Des trains arrivaient, d'autres partaient. On les formait ou on les triait, on agitait des drapeaux enroulés et déroulés. Sur tous les tons, les trompettes des gardiens, les sifflets de poche des attelers et les voix de basse des sifflets de locomotives s'égosillaient. Des

colonnes de fumée montaient vers le ciel en échelles infinies. Des locomotives sous pression attendaient, prêtes à partir, brûlant les nuages froids de l'hiver de leurs bouffées de vapeur bouillante.

Le long de la voie allaient et venaient le chef de gare Fouflyguine, ingénieur des ponts et chaussées, et le contremaître de la section Pavel Férapontovitch Antipov. Antipov harcelait le service de réparations : il ne cessait de se plaindre du matériel qu'on lui livrait pour la remise à neuf de la superstructure. L'acier avait une résistance insuffisante. Les rails ne supportaient pas les épreuves de torsion et de fracture et, selon les prévisions d'Antipov, ils devaient se fêler au gel. L'administration faisait la sourde oreille aux récriminations de Pavel Férapontovitch. Il y avait quelqu'un, là-dessous, dont cela faisait l'affaire.

Fouflyguine portait une pelisse coûteuse ornée du galon des chemins de fer, et, sous la pelisse déboutonnée, un costume civil en cheviotte tout neuf. Il marchait avec précautions sur le remblai et contemplait d'un regard satisfait la ligne d'ensemble des revers de son veston, le pli irréprochable de son pantalon et la forme distinguée de ses chaussures.

Les paroles d'Antipov entraient par une oreille pour sortir aussitôt par l'autre, Fouflyguine avait les idées ailleurs, il sortait à chaque instant sa montre et regardait l'heure; on voyait qu'il était pressé.

— Oui, oui, bien sûr, mon bon, disait-il à Antipov en l'interrompant avec impatience, mais ça ne vaut que sur les grandes lignes, ou sur une ligne droite, là où il y a beaucoup de circulation. Mais songes-y, qu'est-ce qu'il y a dans ton secteur à toi ? Des voies secondaires, des voies de garage, des bardanes et des orties, en mettant les choses au mieux le triage des wagons vides et les manœuvres du teuf-teuf. Et il n'est pas content avec ça ! Mais tu es fou, ma parole ! Des rails comme ça, ici — mais on pourrait poser des rails de bois que ça irait !

Fouflyguine regarda sa montre, en rabattit le couvercle et se mit à regarder au loin, là où la route s'approchait de la voie.

Une voiture apparut au tournant. C'était la voiture particulière de Fouflyguine. Sa femme était venue le chercher. Le cocher arrêta les chevaux tout près de la voie, les retenant sans cesse et leur faisant « tprrrrou » d'une petite voix de

femme, comme une bonne à des bébés qui font la moue, car les chevaux s'affolaient devant le chemin de fer. Dans le coin de la calèche, renversée sur les coussins dans une pose négligente, était assise une belle dame.

— Allons, mon vieux, ça sera pour une autre fois, dit le chef de section, et il fit un geste qui voulait dire : Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse, tes rails ? Il y a des choses plus importantes. — Les époux partirent.

VI

Trois ou quatre heures plus tard, à l'approche du crépuscule, deux silhouettes, absentes jusque-là de la surface du sol, parurent surgir brusquement de dessous la terre, dans la plaine, à l'écart de la route, et, jetant de fréquents regards en arrière, s'éloignèrent rapidement. C'étaient Antipov et Tiverzine.

— Dépêchons-nous, dit Tiverzine. Ce n'est pas les mouchards que je crains, au cas où nous serions suivis, mais cette litanie va se terminer d'un moment à l'autre et ils vont sortir de la hutte et nous rattraper. Et moi je ne peux pas les voir. Si c'est pour tourner autour du pot sans arrêt, autant ne pas faire tant d'histoires. A quoi bon alors le comité, pourquoi jouer avec le feu et s'enterrer comme des taupes ! Et toi aussi tu as bonne mine, d'entretenir ce méli-mélo avec la ligne Moscou-Saint-Pétersbourg.

— Ma Daria a la typhoïde. Il faudrait que je la mette à l'hôpital. Tant que je ne l'aurai pas fait, je ne serai bon à rien.

— Il paraît qu'on paye aujourd'hui. Je vais passer à la caisse. Si ce n'était pas jour de paye, aussi vrai que Dieu existe, je vous laisserais tomber et, sans hésiter un instant, je mettrais fin tout seul à tout ce traintrain.

— Et comment, peut-on vous le demander ?

— Ce n'est pas bien malin. On descend dans la chambre de chauffe, on donne un coup de sifflet, et finie la comédie.

Ils se dirent adieu et se séparèrent.

Tiverzine suivait la voie en direction de la ville. Il croisait des gens qui venaient de toucher leur paye à la caisse. Il

y en avait beaucoup. Tiverzine mesura au jugé qu'il ne devait plus rester grand monde sur le territoire de la gare.

La nuit commençait à tomber. Sur le terre-plein découvert, devant la caisse, s'amassaient des ouvriers désœuvrés, éclairés par les lampadaires du bâtiment. A l'entrée du terre-plein était arrêtée la calèche de Fouflyguine. Mme Fouflyguine y était toujours assise dans la même pose, on aurait dit qu'elle n'avait pas quitté la voiture depuis le matin. Elle attendait son mari, qui touchait son argent au bureau.

Une neige mouillée, mêlée de pluie, se mit à tomber à l'improviste. Le cocher descendit de son siège et commença à relever la capote de cuir. Pendant qu'il desserrait les cerceaux tendus, en appuyant son pied sur l'arrière de la voiture, Mme Fouflyguine jouissait du spectacle de la bouillie liquide couleur de perle et d'argent qui scintillait dans la lumière des lampadaires. Elle jetait un regard rêveur et fixe par-dessus la foule des ouvriers, avec un air qui paraissait dire qu'au besoin ce regard pourrait les traverser de part en part sans encombre, comme s'ils avaient été un brueillard ou de la bruite.

Tiverzine saisit par hasard l'expression de son visage. Il en fut ulcéré. Il passa sans la saluer et décida de venir chercher sa paye plus tard, pour ne pas tomber sur le mari à la caisse. Il continua son chemin, vers une partie moins éclairée des ateliers, où l'on apercevait la tache noire de la plaque tournante, avec les voies en étoiles qui conduisaient au dépôt des locomotives.

— Tiverzine ! Kipriane ! — plusieurs voix le hélèrent dans le noir. Un petit attroupement s'était formé devant les ateliers. A l'intérieur, quelqu'un vociférait et l'on entendait les pleurs d'un enfant. — Kipriane Savéliévitch, prenez la défense de l'enfant ! dit une femme dans la foule.

C'était le vieux contremaître Piotr Khoudoléïev qui, à son habitude, étrillait sa victime, le petit apprenti Ioussoupka.

Khoudoléïev n'avait pas toujours été un bourreau d'apprentis, un ivrogne et un bagarreur à la main lourde. Il y avait eu un temps où les filles de marchands et de popes des banlieues industrielles de Moscou jetaient de longs regards sur le bel artisan. Mais la mère de Tiverzine, qui, à l'époque, était encore à l'école du diocèse, et dont il avait demandé la main, ne voulut pas de lui et épousa son camarade, le chauffeur de locomotive Savéli Nikititch Tiverzine.

— Passe ton chemin, passe ton chemin que je te dis, tant que tu es entier. Je te ferai rendre l'âme pour t'apprendre à me donner des leçons, cul de chien ! On t'a fabriqué sur les traverses, sang d'esturgeon, en plein sous le nez de ton père. Ta mère, cette poule mouillée, comme ça que je la connais, la chatte écorchée, cette traînée !

Ce qui se passa ensuite dura l'espace d'une minute. L'un et l'autre ils saisirent chacun le premier objet venu sur l'établi, où traînaient de lourds outils et de la ferraille, et ils se seraient tués, si les témoins de la scène ne s'étaient précipités tous ensemble pour les séparer. Khoudolév et Tiverzine, la tête en avant, se touchant presque du front, se faisaient face, pâles et les yeux injectés de sang. Leur agitation était telle qu'ils ne pouvaient prononcer un seul mot. On les tenait ferme, derrière eux, par les bras. Par moments, ils bandaient leurs forces pour se délivrer, tout leur corps se tordait et ils entraînaient à leur suite les camarades qui se pendaient à eux. Les agrafes et les boutons de leurs vêtements sautaient les uns après les autres, leurs blousons et leurs chemises glissaient et découvraient leurs épaules nues. Le vacarme ne cessait pas autour d'eux.

— Le ciseau, prends-lui le ciseau, il va lui fendre le crâne.
— Allons, du calme, père Piotr, ou on te démet le bras !
— On va jouer longtemps comme ça ? Allez, on les sépare, on les enferme à clé et basta !

Soudain Tiverzine, dans un effort surhumain, secoua la grappe de corps qui l'enserrait et réussit à se dégager ; l'élan qu'il avait pris l'entraîna jusqu'à la porte. On allait se lancer à sa poursuite, mais, voyant qu'il ne songeait pas à revenir à la charge, on le laissa aller. Il sortit en claquant la porte et partit en avant sans se retourner. Autour de lui l'humidité de l'automne, la nuit, l'obscurité. — On veut leur bien, et eux — le couteau dans les reins ! grommelait-il, sans savoir où il allait ni ce qu'il voulait.

Cet univers de bassesse et de fraude, où une belle dame bien nourrie se permettait de toiser ainsi ces pauvres bêtes de travailleurs, et où la victime avinée de cet ordre de choses trouvait plaisir à bafouer ses semblables, cet univers, il ne l'avait jamais détesté comme en ce moment. Il marchait vite, comme si sa hâte pouvait rapprocher le temps où tout l'univers serait raisonnable et harmonieux, comme il le voyait

VII

Tiverzine revint chez lui trois jours plus tard, gelé jusqu'aux os, mort de sommeil, avec une barbe de plusieurs jours. Il avait gelé la nuit précédente, plus que de coutume à cette époque de l'année, et Tiverzine était vêtu pour l'automne. Le concierge Himazeddine l'accueillit sur le pas de la porte.

— Merci, monsieur Tiverzine, commença-t-il. T'as pas laissé faire de mal à Ioussoup, toute ma vie je prie le bon Dieu pour toi.

— Tu n'es pas fou, Himazeddine, me dire Monsieur, à moi ? Laisse tomber ça, je t'en prie. Dis vite, tu vois ce froid qu'il fait.

— Pourquoi froid, t'as chaud, toi, Savélitch. Hier on a amené à ta maman, Marfa Gavrilovna, de la gare de marchandises, du bois plein le hangar, rien que du bouleau, du bon, du sec.

— Merci, Himazeddine. Tu voulais encore dire quelque chose, dépêche-toi, je t'en prie, je suis gelé, tu comprends.

— Je voulais te dire : ne reste pas chez toi cette nuit, Savélitch, il faut te mettre à l'abri. Le factionnaire est venu demander après toi, l'inspecteur est venu demander après toi, qui viens chez nous qu'ils disent. Moi je leur dis, il y a personne qui vient. Il y a l'aide-mécanicien qui vient, je leur dis, il y a la brigade des locomotives, il y a les chemins de fer. Mais des gens du dehors, pas un seul !

La maison où Tiverzine, qui était célibataire, habitait avec sa mère et le ménage de son frère cadet, appartenait à l'église voisine de la Sainte-Trinité. La maison était occupée par une partie du clergé de la paroisse, par deux coopératives de fruitiers et de bouchers qui faisaient du commerce de détail sur des éventaires qu'elles avaient en ville, mais surtout par le personnel subalterne du réseau Moscou-Brest-Litovsk.

C'était une maison de pierre avec des galeries de bois. Celles-ci encadraient de toutes parts une cour sale de terre battue. Le long des galeries s'élevaient des escaliers de bois, crasseux et glissants, qui sentaient le chat et le chou aigre. Sur les paliers se détachaient des cabinets et des remises cadenassées.

Le frère de Tiverzine avait été mobilisé comme simple sol-

la sourde. Et puis on veut les mettre à la porte. A mon avis, il faut prendre l'enfant chez nous. Qu'est-ce qu'il est venu faire, Prov ?

— Comment sais-tu qu'il est venu ?

— J'ai vu que le tonneau était resté découvert, avec le gobelet dessus. C'est certainement Prov, le trou sans fond, qui s'est rempli la panse, je me suis dit.

— Comme tu es malin, mon petit Kouprik. C'est juste. C'était Prov, oui, c'était bien Prov, Prov Afanassiévitch. Il est passé m'emprunter du bois, je lui en ai donné. Mais que je suis bête, du bois ! J'avais complètement oublié la nouvelle qu'il m'a apportée. Le tsar, tu comprends, a signé un manifeste pour dire qu'il fallait tout recommencer autrement, ne faire de mal à personne, donner la terre aux paysans et mettre tout le monde à égalité avec les nobles. L'oukase est signé, qu'est-ce que tu penses, il n'y a plus qu'à le publier. Le synode a envoyé une nouvelle supplique, pour la mettre dans la liturgie, ou bien je ne sais plus, une nouvelle prière d'actions de grâces, que je ne dise pas de sottises. Provouchka me l'a dit, mais tu vois, je l'avais oublié.

VIII

Pacha Antipov, le fils de Pavel Férapontovitch — celui qui venait d'être arrêté — et de Daria Filimonovna, qui était à l'hôpital, vint habiter chez les Tiverzine. C'était un enfant propre aux traits réguliers et aux cheveux châtain séparés par une raie. Il les brossait à chaque instant, et à chaque instant il rajustait son blouson et sa ceinture d'uniforme dont la boucle portait l'insigne du collège moderne. Pacha était rieur jusqu'aux larmes et très bon observateur. Il imitait avec beaucoup de ressemblance et de comique tout ce qu'il voyait et entendait autour de lui.

Peu après le manifeste du 17 octobre¹, une grande manifestation devait se dérouler entre la porte de Tver et celle de Kalouga. L'initiative était du type « à sept bonnes, enfant sans yeux », comme dit le proverbe. Les quelques organisations révolutionnaires qui trempaient dans le projet

1. 1905. Manifeste par lequel le tsar accordait une constitution.

monde, les mystères du Moyen Age, etc. Rozanov et Dostoïevski ?

— Attendez, je suis capable de dire moi-même ce que je pense. Je pense que si l'on pouvait arrêter la bête qui sommeille dans l'homme par la menace, celle du violon ou celle du châtement éternel, peu importe, l'emblème le plus haut de l'humanité serait le dompteur de cirque avec son fouet, et non le prédicateur et son sacrifice. Mais justement, ce qui au cours des siècles a élevé l'homme au-dessus de la bête et l'a porté si haut, ce n'est pas le bâton, c'est la musique : la force irréfutable de la vérité désarmée, l'attraction de son exemple. Jusqu'ici on a considéré que ce qui importait le plus dans l'Évangile, c'étaient les maximes morales et les règles contenues dans les commandements; pour moi, l'essentiel est ce que le Christ a exprimé en paraboles tirées de la vie courante, éclairant la vérité par la lumière du quotidien. Au fond de tout ceci, il y a l'idée que les liens qui unissent les mortels sont immortels et que la vie est symbolique, parce qu'elle a un sens.

— Je n'ai rien compris. Vous devriez faire un livre là-dessus.

Lorsque Vyvolotchnov fut parti, Nikolaï Nikolaïévitch fut envahi par une vive irritation. Il s'en voulait d'avoir débité à ce butor de Vyvolotchnov, et sans lui faire la moindre impression, une partie des idées auxquelles il tenait. Comme il arrive parfois, le dépit de Nikolaï Nikolaïévitch changea soudain d'objet. Il cessa complètement de penser à Vyvolotchnov, comme si celui-ci n'avait jamais existé. Il se souvint d'une autre aventure. Il ne tenait pas de journal, mais deux ou trois fois l'an, il notait dans un gros cahier d'écolier les pensées qui lui avaient paru les plus frappantes. Il sortit le cahier et se mit à écrire d'une écriture large et lisible. Voici ce qu'il nota :

« Cette sotte de Schlesinger m'a mis hors de moi pour toute la journée. Elle arrive le matin, s'installe jusqu'au déjeuner et pendant deux heures, montre en main, me force à écouter son galimatias. Texte en vers du symboliste A. pour la symphonie cosmogonique du compositeur B.; avec les esprits des planètes, la voix des quatre éléments, etc. Je m'arme de patience, et puis je n'ai pu y tenir et je l'ai suppliée de m'épargner, non, c'est au-dessus de mes forces, excusez-moi.

« J'ai compris tout d'un coup. J'ai compris pourquoi c'est

toujours si mortellement insupportable et faux, jusque dans *Faust*. L'intérêt qu'on y porte est artificiel, mensonger. L'homme moderne n'a pas besoin de ça. Lorsque les énigmes de l'univers s'emparent de son esprit, il se plonge dans la physique, et non dans les hexamètres d'Hésiode.

« Mais il ne s'agit pas seulement de la vétusté de ces formes, de leur anachronisme. L'essentiel n'est pas que ces esprits du feu et de l'eau embrouillent ce que la science a lumineusement débrouillé. L'essentiel, c'est que ce genre va à l'encontre de tout l'esprit de l'art moderne, de son essence, de ses motifs.

« Ces cosmogonies étaient naturelles sur la terre de jadis, que l'homme peuplait encore si peu qu'il ne masquait pas la nature. Des mamouths erraient encore à la surface, et le souvenir des dinosaures et des dragons était encore tout frais. La nature sautait aux yeux de l'homme avec une évidence si grande, et à sa gorge avec tant de férocité et de manière si palpable, que peut-être tout l'univers était-il encore pour de bon rempli de dieux. Ce sont là les toutes premières pages de la chronique de l'humanité qui ne faisait que commencer.

« C'est Rome, et le surpeuplement, qui ont sonné le glas de cet univers. Rome était un marché aux puces de dieux empruntés et de peuples conquis, une bousculade à deux étages, sur la terre et dans le ciel, un cloaque serré d'un triple neud, comme une occlusion intestinale. Des Daces, des Gétules, des Scythes, des Sarmates, des Hyperboréens, de lourdes roues sans rayons, des yeux bouffis de graisse, la bestialité, les doubles mentons, les poissons qu'on nourrissait de la chair des esclaves cultivés, les empereurs analphabètes. Il y avait plus de gens sur terre que jamais il n'y en eut depuis, ils s'écrasaient dans les couloirs du Colisée et ils souffraient.

« Et c'est dans cet engorgement sans goût de marbre et d'or qu'il est venu, léger et vêtu de lumière, homme avec insistance, provincial avec intention, galiléen, et depuis cet instant les peuples et les dieux ont cessé d'exister et l'homme a commencé, l'homme menuisier, l'homme laboureur, l'homme père au milieu de son troupeau de moutons au coucher du soleil, l'homme qui ne sonne pas fier du tout¹, l'homme diffusé avec reconnaissance par toutes les bercennes des mères et par tous les musées de peinture du monde. »

1. « L'homme, cela sonne fier », phrase célèbre de Gorki (*Les Bas-Fondés*).

patronne qu'elle faisait cette mise en scène pour le bien de la propriétaire et de l'entreprise. Mais Amélie Karlovna ne se calmait pas.

— Quelle noire ingratitude ! Pensez un peu, comme on peut se tromper sur le compte des gens ! Cette petite, j'ai tant fait pour elle ! Bon, admettons, c'est une enfant. Mais cette vieille sorcière !

— Mais comprenez, maman, elles ne peuvent pas faire une exception pour vous, disait Lara pour la consoler. Personne n'a de ressentiment contre vous. Au contraire. Tout ce qui se passe en ce moment autour de nous, c'est au nom de l'homme que cela se fait, pour la défense des faibles, pour le bien des femmes et des enfants. Oui, oui, ne hochez pas la tête comme ça, ne soyez pas incrédule. C'est ça qui nous rendra un jour plus heureuses, vous et moi.

Mais la mère ne comprenait pas. — C'est toujours comme ça, disait-elle en avalant ses larmes. On a déjà assez de mal à y voir clair, et toi, tu vas chercher des choses qui vous font sortir les yeux de la tête. On me fait des crasses, et voilà que c'est dans mon propre intérêt. Non, il faut croire que je suis vraiment gâteuse.

Rodia était à l'École des Cadets. Lara et sa mère traînaient toutes seules dans la maison déserte. La rue sans lumière plongeait dans les chambres le regard de ses yeux vides. Les chambres lui renvoyaient le même regard.

— Allons à l'hôtel, maman, avant qu'il fasse nuit. Vous entendez, maman ? Tout de suite, sans attendre.

— Filat, Filat, crièrent-elles pour appeler le cocher. — Filat, mon bon, accompagne-nous au « Monténégro ».

— A vos ordres, Madame.

— Tu prendras les paquets, et puis encore une chose, Filat, aie l'œil à la maison, s'il te plaît, tant que tout cela va durer. Et n'oublie pas de donner des graines et de l'eau à Kirill Modestovitch. Et ferme tout à clé. Oui, et je t'en prie, passe nous voir de temps en temps.

— A vos ordres, Madame.

— Merci, Filat, Dieu soit avec toi. Allons, asseyons-nous avant de nous quitter, et à Dieu vat !

Ils sortirent de la maison et ne reconnurent pas l'air de la rue, comme après une longue maladie. Sur l'espace glacé, poli comme de l'imitation de noyer, des bruits nets et arrondis

I

Une fois, pendant l'hiver, Alexandre Alexandrovitch Gro-méko offrit à Anna Ivanovna une vieille penderie. Il l'avait achetée d'occasion. La penderie était en ébène et de dimensions imposantes. Telle qu'elle était, elle ne pouvait passer par aucune porte. On l'apporta démontée, on l'introduisit dans la maison par pièces détachées et l'on se demanda alors où on pourrait bien la mettre. Les pièces du rez-de-chaussée, plus spacieuses, ne convenaient pas à sa fonction, et celles du premier étage étaient trop petites pour elle. On lui fit de la place sur le palier de l'escalier intérieur, près de la porte de la chambre à coucher des maîtres de céans.

Pour remonter la penderie, on fit venir le concierge Markel. Il amena sa fille Marinka, qui avait six ans. On donna à la fillette un bâton de sucre d'orge. Marinka renifla et, léchant à la fois le sucre d'orge et ses doigts couverts de salive, elle prit un air boudeur et se mit à regarder son père travailler.

Pendant quelque temps tout alla bien. L'armoire se dressait petit à petit sous les yeux d'Anna Ivanovna. Soudain, au moment où il ne restait plus qu'à poser le haut, elle s'avisa d'aider Markel. Elle monta sur le socle de la penderie, fit un faux mouvement et heurta la cloison latérale qui ne tenait que par des tenons de mortaise. Le nœud coulant dont Markel avait entouré à la hâte les parois de l'armoire se desserra. En même temps que les planches qui s'effondrèrent sur le plancher, Anna Ivanovna tomba sur le dos et se fit très mal.

— Ah là là, ma bonne dame, répétait Markel qui s'était précipité vers elle, quelle idée vous avez eue, ma pauvre. L'os, est-ce qu'il n'a rien ? Tâtez bien l'os. L'os, c'est le principal, le mou on s'en balance, le mou, ça se retrouve, et comme on dit, c'est rien que de la bagatelle pour les dames. — Veux-tu

*Marinka
2, 3 ans
etc.*

Tout était sens dessus dessous dans l'esprit de Ioura; ses opinions, ses habitudes de pensée et ses prédispositions tranchaient par leur originalité. Sa sensibilité avait une acuité singulière, la nouveauté de ses impressions échappait à toute description.

Malgré tout l'attrait que l'art et l'histoire exerçaient sur lui, il n'avait pas eu de peine à choisir sa carrière. De même qu'une gaieté naturelle ou qu'un penchant pour la mélancolie ne pouvaient faire un métier, de même, pensait-il, l'art n'était pas une vocation. La physique et les sciences naturelles l'intéressaient, et il trouvait que dans la vie pratique il fallait avoir une profession qui fût utile à la société. Il avait donc fait sa médecine.

Quatre ans plus tôt, lorsqu'il était en première année, il avait passé tout un trimestre à faire de la dissection dans les sous-sols de l'Université. Il descendait dans le souterrain par un escalier coudé. Par petits groupes, ou chacun de son côté, des étudiants ébouriffés étaient massés dans le fond de l'amphithéâtre d'anatomie. Les uns, derrière un rempart d'ossements, rabâchaient leurs cours et feuilletaient de vieux manuels usés et défraîchis, d'autres anatomisaient en silence dans les coins, d'autres faisaient les pitres, lançaient des plaisanteries et donnaient la chasse aux rats qui couraient en grand nombre sur les dalles de la morgue. Dans la pénombre on voyait luire comme du phosphore des cadavres inconnus dont la nudité frappait le regard : de jeunes suicidés non identifiés, des noyées bien conservées et encore intactes. Les sels d'alumine qu'on leur avait injectés les rajeunissaient et leur donnaient une rondeur trompeuse. On disséquait les cadavres, on les découpait et on les préparait, et la beauté du corps humain restait fidèle à elle-même jusque dans leur moindre fragment, si bien que l'étonnement que l'on éprouvait devant le corps entier d'une ondine jetée n'importe comment sur le zinc de la table ne cessait pas lorsqu'il se reportait sur un de ses bras détachés ou sur une de ses mains tranchées. L'odeur de la formaline et du phénol remplissait le sous-sol, et l'on sentait partout la présence d'un mystère : c'était le destin inconnu de ces corps allongés, c'était le mystère même de la vie et de la mort, qui s'installait ici tout à son aise, comme à son domicile ou à son quartier général.

La voix de ce mystère, plus forte que tout le reste, poursuivait Ioura et le gênait dans ses exercices d'anatomie. Mais

elle n'était pas la seule à le gêner ainsi dans sa vie. Il s'y était fait, et si elle le distrayait de ses occupations, cette gêne ne l'inquiétait pas.

Ioura savait penser et écrire. Depuis qu'il était au lycée, il rêvait d'une œuvre en prose, d'un livre de « biographies » où, dissimulées comme des charges explosives, pourraient entrer les images et les pensées qui lui avaient fait la plus grande impression. Mais il était encore trop jeune pour faire ce livre, aussi se contentait-il d'écrire des vers, comme un peintre qui passerait sa vie à faire des études pour un grand tableau.

A ces vers, Ioura pardonnait le péché de leur naissance en faveur de leur énergie et de leur originalité. Ces deux qualités, l'énergie et l'originalité, étaient à ses yeux ce qui tenait lieu de réalité aux arts, qu'il trouvait au demeurant sans objet, vains et inutiles.

Ioura savait combien il était redevable à son oncle des traits généraux de son caractère.

Nikolaï Nikolaïévitch vivait à Lausanne. Dans les livres qu'il publiait là-bas en russe et dans d'autres langues, il développait sa vieille idée que l'histoire était un deuxième univers, que l'homme, à l'aide des phénomènes du temps et de la mémoire, avait édifié en réponse au phénomène de la mort. L'âme de ces livres était une nouvelle conception du christianisme, leur conséquence directe, une nouvelle vision de l'art.

Cet ensemble d'idées avait sur Micha Gordon plus d'influence encore que sur Ioura. C'étaient elles qui l'avaient amené à faire de la philosophie sa spécialité. Il suivait les cours de théologie de la faculté et songeait même parfois à passer plus tard à l'Académie ecclésiastique.

L'influence de son oncle poussait Ioura en avant et le libérait; au contraire, elle enchaînait Micha. Ioura comprenait le rôle que jouait l'origine de Micha dans l'outrance dont il faisait preuve dans ses engouements. Par tact et par délicatesse il ne cherchait pas à le dissuader de ses étranges projets. Mais souvent il aurait aimé le voir empiriste, plus proche de la réalité.

III

Vers la fin de novembre, un soir, Ioura revint tard de l'Université; il était très fatigué et n'avait rien mangé depuis le

chaise, se leva, marcha un instant puis se rassit. — D'abord vous irez mieux demain — il y a des symptômes, je vous en donne ma tête à couper. Et ensuite — la mort, la conscience, la foi en la résurrection... Vous voulez connaître mon opinion de naturaliste ? Une autre fois peut-être ? Non ? Tout de suite ? Bon, si vous voulez. Seulement, comme ça, au pied levé, ce n'est pas facile. — Et il se surprit à lui improviser toute une conférence.

— La résurrection. Sous la forme grossière où on la formule pour la consolation des faibles, cette idée m'est étrangère. Et ce que le Christ a dit des vivants et des morts, je l'ai toujours compris autrement. Où irait-on mettre toutes ces multitudes rassemblées au cours des millénaires ? L'univers entier ne leur suffirait pas, et Dieu, le bien et la raison devraient laisser place nette : ils seraient écrasés dans cette bousculade avide et bestiale.

« Mais c'est une vie toujours identique et infinie qui remplit l'univers et se renouvelle d'heure en heure en d'innombrables combinaisons et métamorphoses. Vous, par exemple, vous vous demandez avec inquiétude si vous allez ressusciter, alors que vous êtes déjà ressuscitée lorsque vous êtes née, sans même vous en apercevoir.

« Souffrirez-vous, la chair a-t-elle conscience de sa ruine ? Autrement dit, qu'advient-il de votre conscience ? Mais qu'est-ce que la conscience ? Voyons un peu cela. Vouloir consciemment s'endormir, c'est l'insomnie à coup sûr, s'efforcer de prendre conscience du travail de sa propre digestion, c'est courir à un dérèglement nerveux. La conscience est un poison, un instrument d'auto-intoxication pour le sujet qui se l'applique à lui-même. La conscience est une lumière dirigée vers le dehors, la conscience éclaire la route au-devant de nous, pour nous éviter de broncher. La conscience, c'est un phare allumé à l'avant d'une locomotive. Dirigez-le vers l'intérieur, et ce sera la catastrophe.

« Qu'arrivera-t-il donc à votre conscience ? Je dis bien : votre conscience. Mais vous-même, qu'êtes-vous ? C'est là toute la question. Regardons-y de plus près. Que vous sentez-vous, de quelle partie du composé que vous êtes avez-vous conscience ? De vos reins, de votre foie, de vos vaisseaux ? Non, fouillez dans vos souvenirs, vous ne vous êtes jamais surprise que tournée vers le dehors, vers l'action, dans l'œuvre de vos mains, dans votre famille, dans les autres. Et maintenant

écoutez-moi bien. L'homme présent dans les autres, c'est cela justement qui est l'âme de l'homme. Voilà ce que vous êtes, voilà ce qu'a respiré, ce dont s'est nourrie, ce dont s'est abreuvée toute sa vie votre conscience. Cela, c'est votre âme, votre immortalité, votre vie dans les autres. Et alors ? En autrui vous avez été, en autrui vous serez. Et qu'est-ce que cela peut vous faire qu'ensuite cela s'appelle le souvenir ? Ce sera vous, entrée dans la composition du futur.

« Enfin, une dernière chose. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter. La mort n'existe pas. La mort n'est pas notre affaire. Vous avez parlé de talent : cela, oui, c'est autre chose, c'est à nous, c'est nous qui l'avons découvert. Et le talent, au sens le plus haut et le plus vaste, c'est le don de la vie.

« Il n'y aura pas de mort, a dit saint Jean, et voyez comme son argumentation est simple. Il n'y aura pas de mort, parce que le passé est révolu. C'est presque comme s'il disait : il n'y aura pas de mort parce que c'est connu, parce que c'est de l'histoire ancienne et que ça ne nous amuse plus, et qu'il nous faut maintenant du neuf, et ce qui est neuf, c'est la vie éternelle. »

Il allait et venait dans la chambre, en disant cela. « Dormez », dit-il en s'approchant du lit et en posant sa main sur la tête d'Anna Ivanovna. Quelques instants passèrent. Anna Ivanovna s'endormit.

Ioura sortit de la chambre en silence et dit à Iégorovna d'y envoyer la garde-malade. — Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? pensait-il, je deviens une espèce de charlatan. Je jette des charmes, je guéris en imposant les mains.

Le lendemain Anna Ivanovna allait mieux.

IV

Elle se sentait de mieux en mieux. A la mi-décembre, elle essaya de se lever, mais elle était encore très faible. On lui conseillait de rester encore au lit pour achever de se rétablir.

Souvent elle envoyait chercher Ioura et Tonia et passait des heures à leur parler de son enfance à Varikyno, dans la propriété de son grand-père sur la Rynva, dans l'Oural. Ioura et Tonia n'y étaient jamais allés, mais d'après ses récits, Ioura imaginait sans peine ces cinq mille hectares de forêt séculaire

et impénétrable, noire comme la nuit, qu'entallait çà et là, comme si elle y fichait la lame de ses méandres, la rivière rapide et pierreuse dominée par les escarpements vertigineux de la rive des Krüger.

On était en train de faire à Ioura et à Tonia leurs premiers vêtements de soirée, un habit noir pour Ioura et, pour Tonia, une robe longue de satin clair, à peine décolletée. Ils s'apprêtaient à étrenner ces toilettes le 27, à l'arbre de Noël traditionnel des Sventitski.

Le tailleur et la couturière avaient livré le même jour leurs commandes. Ioura et Tonia les essayèrent, en furent satisfaits, et ils n'avaient pas encore eu le temps de les quitter lorsque Iégorovna vint les appeler de la part d'Anna Ivanovna. Ils passèrent dans sa chambre comme ils étaient, dans leurs vêtements neufs.

En les voyant apparaître, elle se souleva sur le coude, se tourna vers eux, leur fit faire quelques pas et dit :

— Très bien. Tout simplement ravissant. J'ignorais complètement que c'était déjà prêt. Fais voir, Tonia, encore une fois. Non, ça va. J'ai eu l'impression que la pointe faisait un bec. Savez-vous pourquoi je vous ai appelés ? Mais d'abord quelques mots à ton sujet, Ioura.

— Je sais, Anna Ivanovna. C'est moi qui vous ai fait montrer cette lettre. Vous êtes comme Nikolaï Nikolaïévitch : vous pensez que je ne devais pas refuser. Patientez un instant. Il vaut mieux que vous ne parliez pas trop. Je vais vous expliquer ça tout de suite. Quoique, n'est-ce pas, vous le sachiez aussi bien que moi.

« Donc premièrement. Il existe une affaire de l'héritage Jivago, qui est faite pour nourrir les avocats et entraîner des frais judiciaires, mais l'héritage Jivago n'existe pas : ce ne sont que dettes et gâchis, sans compter toute la boue que cela remue. Si je pouvais en tirer quelque chose, pensez-vous que j'irais en faire cadeau à la justice au lieu d'en profiter ? Mais justement, le procès est gonflé, et plutôt que de patauger dans tout cela, il valait mieux que je renonce à mes droits sur une fortune inexistante et que je les cède à quelques rivaux supposés et à quelques imposteurs envieux. Il y a longtemps que j'avais entendu parler des prétentions d'une certaine *Madame Alice*¹ qui vit à Paris avec ses enfants sous le nom de Jivago.

1. En français dans le texte.

Mais il y a de nouveaux prétendants, vous le saviez peut-être; quant à moi, il n'y a pas longtemps que je l'ai appris.

« Il paraît que du vivant de ma mère, mon père a eu une passion pour une rêveuse et une originale, la princesse Stolbounov-Enritsi. Il lui a laissé un enfant, c'est un garçon qui a maintenant dix ans et qui s'appelle Evgraf.

« La princesse est une recluse. Elle s'enferme avec son fils dans un hôtel particulier de la banlieue d'Omsk et on ne sait de quoi elle vit. On m'a montré une photographie de l'hôtel. Une belle maison à cinq baies d'une seule vitre, avec des médaillons en relief sur la corniche. Et figurez-vous que tous ces temps-ci, j'ai eu l'impression que, de ses cinq fenêtres, cette maison me surveillait d'un regard maléfique à travers les milliers de verstes qui séparent la Russie d'Europe de la Sibérie, et que tôt ou tard elle allait me jeter un sort. Alors à quoi bon ces capitaux imaginaires, ces rivaux créés de toutes pièces, leur malveillance et leur envie? Sans compter les avocats.

— N'empêche qu'il ne fallait pas refuser, rétorqua Anna Ivanovna. Savez-vous pourquoi je vous ai fait venir? dit-elle encore une fois, et elle continua aussitôt: J'ai retrouvé son nom. Vous vous souvenez, le garde forestier dont je vous ai parlé hier? Il s'appelait Vakkh¹. N'est-ce pas que c'est admirable? Un épouvantail de la forêt, tout noir, barbu jusqu'aux sourcils, et Vakkh! Il était défiguré, un ours avait failli le mettre en pièces, mais Vakkh lui avait échappé. Et ils sont tous comme lui, là-bas. Avec des noms de ce genre. Monosyllabiques. Pour que ça sonne bien et que ça se détache. Vakkh. Ou bien Loupp. Ou par exemple Favst. Ecoutez, écoutez-moi. Parfois on venait nous annoncer: c'est Avkt ou Frol, mettons, et ça partait comme une salve du fusil à deux canons de grand-père, et aussitôt, nous filions tous à la cuisine. Et là, imaginez-vous, que voyions-nous: un charbonnier qui venait de la forêt avec un ourson vivant ou bien le garde-voie d'un secteur lointain qui apportait un échantillon de minéraux. Et grand-père donnait à chacun un bon. Pour le comptoir. De l'argent, du gruau, des munitions, selon le cas. Et la forêt sous les fenêtres. Et de la neige, que de neige! Plus haut que la maison! — Anna Ivanovna fut prise d'une quinte de toux.

Vakkh.

1. Vakkh est la forme russe de Bacchus.

— Arrête, maman, ça te fait du mal, lui dit Tonia. — Aux exhortations de Tonia, Ioura joignit les siennes.

— Ce n'est rien. Sottises. Oui, à propos. Iégorovna m'a raconté que vous hésitez à aller à l'arbre de Noël après-demain. Que je n'entende plus de ces sottises ! Vous n'avez pas honte ? Tu en fais un drôle de médecin, Ioura. Donc c'est décidé. Vous y allez sans discussion. Mais revenons à Vakkh. Ce Vakkh était forgeron dans sa jeunesse. On lui avait arraché les entrailles au cours d'une bagarre. Il s'en était fait de nouvelles, en fer. Que tu es bête, Ioura. Crois-tu que je ne comprenne pas ? Bien sûr que ce n'est pas à la lettre. Mais c'est ce que les gens disaient.

Anna Ivanovna eut une nouvelle quinte de toux, beaucoup plus longue cette fois-ci. L'accès ne voulait pas passer. Elle n'arrivait pas à retrouver sa respiration.

Ioura et Tonia se précipitèrent vers elle au même instant. Ils se dressaient épaule contre épaule auprès de son lit. Tousant toujours, Anna Ivanovna saisit leurs mains, les joignit dans la sienne et les garda jointes quelques instants. Puis, lorsqu'elle eut retrouvé son souffle et sa voix, elle dit :

— Si je meurs, ne vous quittez pas. Vous êtes faits l'un pour l'autre. Mariez-vous. Là, je vous ai fiancés, ajouta-t-elle, et elle fondit en larmes.

V

Dès le printemps 1906, avant son passage dans la dernière classe du lycée, six mois de liaison avec Komarovski avaient passé la mesure de la patience de Lara. Il était très habile à profiter de son abattement, et lorsqu'il le lui fallait, il savait, sans le faire paraître, lui rappeler subtilement son déshonneur. Lara tombait alors dans le désarroi que les voluptueux cherchent chez les femmes. Ce désarroi la livrait chaque jour davantage au cauchemar sensuel qui lui faisait dresser les cheveux d'horreur lorsqu'elle était dégrisée. Les contradictions de la démence nocturne étaient pour elle de la magie noire. Tout y était sens dessus dessous et au rebours de la logique, une douleur poignante s'exprimait par les éclats d'un rire argentin, la lutte et le refus signifiaient le consentement et la main du bourreau était couverte de baisers de reconnaissance.

Il semblait que cela ne finirait jamais. Mais au printemps, à l'une des dernières leçons de l'année scolaire, Lara songea combien elle serait plus exposée en été, lorsque les classes auraient pris fin, car le lycée était le dernier refuge qui lui permit d'éviter Komarovski, et elle prit rapidement une décision qui devait changer pour longtemps le cours de sa vie.

C'était une matinée de chaleur, l'orage se préparait. On travaillait devant les fenêtres ouvertes. Au loin la ville grondait, toujours sur une note, comme des abeilles dans une ruche. On entendait crier des enfants qui jouaient dans la cour. L'odeur d'herbe de la terre et des jeunes pousses donnait la migraine, comme la vodka et l'odeur entêtante des crêpes du mardi gras.

Le professeur d'histoire parlait de Napoléon et de l'expédition d'Égypte. Lorsqu'il arriva au débarquement de Fréjus, le ciel noircit, craqua et se fendit, déchiré par l'éclair et le tonnerre, et, en même temps qu'un parfum de fraîcheur, des colonnes de sable et de poussière firent irruption dans la classe. Deux élèves se précipitèrent obligeamment dans le couloir pour appeler le garçon de salle et lui dire de fermer les fenêtres; lorsqu'elles ouvrirent la porte, un courant d'air souleva et emporta à travers toute la classe les buvards de tous les cahiers.

On ferma les fenêtres. L'averse tomba, l'averse de la ville, sale et mêlée de poussière. Lara arracha un feuillet de son carnet de notes et écrivit à sa voisine, Nadia Kologrivova :

« Nadia, il faut que je me fasse une vie indépendante, loin de maman. Aide-moi à trouver quelques leçons assez bien payées. Vous avez beaucoup de relations parmi les riches. »

Nadia répondit par la même voie :

« On cherche une préceptrice pour Lipa. Viens travailler à la maison. Ça serait formidable ! Tu sais combien papa et maman t'aiment. »

VI

в Дублина. п. 16

Pendant plus de trois ans Lara vécut chez les Kologrivov comme à l'abri d'une muraille de pierre. Rien ne venait porter atteinte à son indépendance, et même sa mère et son frère, auxquels elle se sentait de plus en plus étrangère, ne se rappelaient pas à son souvenir.

veut. Saisis-tu bien ce que tu me demandes, as-tu bien compris ce qu'il te propose ? D'année en année, Dieu sait au prix de quels efforts, pierre par pierre on essaie d'édifier quelque chose, on ne dort pas son content, et voilà l'autre qui vient, et qu'est-ce que cela peut bien lui faire de souffler là-dessus pour que tout s'effondre. Va te faire pendre. Brûle-toi la cervelle, je t'en prie. Qu'est-ce que ça me fait ? Combien te faut-il ?

— Six cent quatre-vingt-dix roubles et des poussières, mettons sept cents pour arrondir, dit Rodia après un instant de gêne.

— Rodia ! Non, tu es devenu fou ! Est-ce que tu te rends compte de ce que tu dis ? Tu as perdu sept cents roubles ? Rodia ! Rodia ! Sais-tu combien il faut de temps à quelqu'un de normal, comme moi, pour amasser cette somme par un travail honnête ?

Après une pause elle ajouta, froide et soudain étrangère :

— Bon. Je vais essayer. Viens demain. Et apporte le revolver avec lequel tu voulais te tuer. Tu vas me le laisser en pleine propriété. Avec une bonne provision de balles, n'oublie pas.

Cet argent, elle l'obtint de Kologrivov.

VII

Son travail chez les Kologrivov n'avait pas empêché Lara de terminer ses classes, de s'inscrire aux Cours supérieurs, d'y poursuivre avec succès ses études et de se préparer à passer l'examen de sortie qui devait avoir lieu l'année suivante, en 1912.

Au printemps de 1911, son élève Lipa quittait le lycée. Elle était fiancée au jeune ingénieur Friesendank, qui appartenait à une bonne famille aisée. Les parents approuvaient son choix mais s'opposaient à ce qu'elle se mariât si jeune et lui conseillaient d'attendre. Cela provoquait des drames. La petite Lipa, une fillette gâtée et capricieuse, l'enfant chérie de la famille, se fâchait contre son père et sa mère, pleurait et tapait du pied.

Dans cette riche maison, où Lara était traitée comme un

membre de la famille, on avait oublié la dette qu'elle avait faite pour Rodia et on ne lui en parlait plus.

Lara l'eût restituée depuis longtemps, si elle n'avait eu des dépenses continuelles dont elle gardait secrète la destination.

A l'insu de Pacha, elle envoyait de l'argent à son père, le déporté Antipov qui était en résidence forcée en Sibérie, et elle aidait sa mère, une femme acariâtre et souvent souffrante. De plus elle faisait faire des économies à Pacha lui-même, en complétant à son insu les sommes qu'il payait à ses logeurs pour sa chambre et pour ses repas.

Pacha, qui était un peu jeune que Lara, l'aimait à la folie et lui obéissait en tout. C'est sur ses instances qu'au sortir du collège il s'était mis à faire du latin et du grec à titre complémentaire pour entrer à la faculté des Lettres. Lara rêvait de l'épouser l'année suivante, lorsqu'ils auraient obtenu leurs diplômes d'Etat, et de partir avec lui pour un chef-lieu de l'Oural, où l'un et l'autre enseigneraient dans un lycée.

Pacha habitait dans une chambre que Lara lui avait trouvée et louée chez de paisibles logeurs, dans une maison neuve de la rue des Chambellans, près du Théâtre d'Art.

Pendant l'été de 1911, Lara avait fait un dernier séjour à Douplianka avec les Kologrivov. Elle aimait éperdument cet endroit, plus encore que les maîtres eux-mêmes. On le savait bien, et il existait pour elle, à l'occasion de ces vacances, une convention tacite. Lorsque le train échauffé et barbouillé de suie repartait, et qu'au milieu du silence abasourdi et odorant qui s'instaurait à perte de vue l'émotion envahissait Lara et lui faisait perdre le don de la parole, on la laissait partir seule à pied vers la propriété, tandis que l'on coltinait les bagages, pour les charger sur la charrette, et que le cocher de Douplianka, vêtu d'une chemise rouge sous son gilet de postillon, racontait à ces messieurs-dames, pendant qu'ils s'installaient dans la calèche, les nouvelles locales de la saison écoulée.

Lara longeait la voie de chemin de fer en suivant un sentier au sol battu par les vagabonds et les pèlerins, puis prenait à travers champs par une sente qui menait à la forêt. Là elle s'arrêtait et, clignant des yeux, aspirait les senteurs inextricables de l'espace environnant. Il lui était plus proche que père et mère, plus doux qu'un bien-aimé et de meilleur conseil qu'un livre. Pour un bref instant, le sens de l'existence

Lara
Eva

lui redevenait évident. Elle était là, comprenait-elle, pour y voir clair dans la beauté forcenée de la terre et pour donner à toute chose un nom, et si cela dépassait ses forces, pour donner naissance, par amour de la vie, à des successeurs qui le feraient à sa place.

Cet été-là, Lara était arrivée surmenée par l'excès de travail qu'elle s'était imposé. Son humeur s'altérait facilement. Une susceptibilité ombrageuse, jusque-là étrangère à sa nature, la gagnait maintenant. Ce trait donnait quelque chose de vétilleux au caractère de Lara qui s'était toujours distingué par l'absence de toute mesquinerie.

Les Kologrivov ne voulaient pas la laisser partir. L'affection dont elle était entourée chez eux n'avait pas diminué. Mais depuis que Lipa volait de ses propres ailes, Lara se sentait de trop dans la maison. Elle refusait ses gages. On la forçait à les accepter. Du reste elle avait besoin d'argent, et il était à la fois délicat vis-à-vis de ses hôtes et pratiquement irréalisable de chercher un gagne-pain en dehors de la maison.

Lara jugeait sa situation fausse et intenable. Il lui semblait qu'elle était à charge pour tout le monde, et qu'on évitait seulement de le lui faire sentir. Elle se faisait horreur. Elle avait envie de fuir Dieu sait où, loin des Kologrivov et d'elle-même, mais ses principes ne lui permettaient pas de le faire sans avoir rendu l'argent emprunté, et elle ne savait où le prendre pour le moment. Elle se sentait réduite à l'état d'otage par la faute de Rodia et de cet argent sottement dilapidé, et son indignation impuissante ne lui laissait pas de repos.

Elle croyait voir partout des signes de désinvolture à son égard. Des amis de passage des Kologrivov lui témoignaient-ils une attention particulière, cela signifiait pour elle qu'on la traitait comme une humble « pupille » et comme une proie facile. Et quand on la laissait en paix, cela prouvait qu'elle était une quantité négligeable et qu'on ne s'apercevait même pas de sa présence.

Ces accès d'humeur noire n'empêchaient pas Lara de prendre part aux récréations de la nombreuse société qui se réunissait chez les Kologrivov. Elle se baignait et nageait, se promenait en barque, participait aux pique-niques nocturnes de l'autre côté de la rivière, aux feux d'artifice et aux bals improvisés. Elle jouait dans les spectacles d'amateurs et mettait un

entraîn particulier à concourir au tir à la cible; aux petits fusils Mauser, elle préférait cependant le revolver léger de Rodia. Elle avait réussi à acquérir une grande précision de tir, et elle disait parfois en plaisantant qu'elle regrettait d'être une femme, ce qui lui fermait la carrière de duelliste. Mais plus Lara s'amusait, et moins elle était heureuse. Elle ne savait elle-même ce qu'elle voulait.

Ce fut pire encore lorsqu'ils revinrent à Moscou. Aux ennuis de Lara s'ajoutèrent alors de petites brouilles avec Pacha (elle veillait à ne pas se brouiller sérieusement avec lui, car elle voyait en lui son dernier recours). Depuis quelque temps Pacha faisait preuve d'une certaine assurance. Les notes pontifiantes qui apparaissaient dans sa conversation paraissaient ridicules à Lara et la chagrinaient.

Pacha, Lipa, les Kologrivov, l'argent — tout cela tourbillonnait dans sa tête. Lara en avait assez de la vie. Elle devenait folle. Elle était tentée de mettre une croix sur tout ce qu'elle avait connu et éprouvé jusque-là et de se refaire une vie neuve. Tel était l'état d'esprit qui, à la Noël 1911, lui fit prendre une résolution fatale. Elle décida de rompre sur-le-champ avec les Kologrivov, de se faire une vie indépendante et solitaire, et de demander à Komarovski l'argent qu'il lui fallait pour cela. Il lui semblait qu'après tout ce qui s'était passé entre eux et après ces années de liberté reconquise, Komarovski avait le devoir de lui apporter une aide chevaleresque, propre et désintéressée, sans exiger d'explications.

Tel était son but, lorsque le soir du 27 décembre elle prit le chemin de la Pétrovka; en partant, elle chargea le revolver de Rodia, abaissa le cran de sûreté, et plaça l'arme dans son manchon. Elle avait l'intention de tirer sur Komarovski s'il refusait, s'il se trompait sur ses intentions ou s'il l'humiliait d'une façon ou d'une autre.

Bouleversée par l'émotion, elle allait sans rien voir, à travers les rues en fête. Le coup de feu avait déjà retenti dans son âme, avec une totale indifférence quant à son destinataire. Ce coup de feu était la seule chose dont elle eût conscience. Elle l'entendit pendant tout son trajet. Il s'adressait à Komarovski, à elle-même, à son propre destin et au chêne dressé dans une clairière de Douplianka, à la cible gravée dans son écorce.

Ne candle.

IX

Empourpré par l'effort, la langue appuyée contre sa joue, Pacha se démenait devant son miroir pour passer son col dur et pour enfiler un bouton qui se repliait sans cesse dans les boutonnères amidonnées de son plastron. Il s'apprêtait à sortir, et il était encore si pur et si candide qu'il perdit contenance lorsque Lara, qui était entrée sans frapper, le surprit dans cette tenue à peine incomplète. Il s'aperçut aussitôt de son trouble. Lara avait les jambes flageolantes. Elle entra. Ses pas fendaient les plis de sa jupe, comme l'eau d'une rivière qu'elle eût traversée à gué.

— Qu'as-tu donc ? Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il alarmé, en courant à sa rencontre.

— Assieds-toi à côté de moi. Assieds-toi comme tu es. Sans terminer ta toilette. Je suis pressée. Je dois partir tout de suite. Ne touche pas au manchon. Attends. Retourne-toi un moment.

Il obéit. Lara était en tailleur. Elle enleva sa jaquette, l'accrocha au clou et retira le revolver de Rodia de son manchon pour le mettre dans la poche de sa jaquette. Puis, revenant s'asseoir sur le divan, elle dit :

— Tu peux regarder maintenant. Allume la bougie et éteins l'électricité.

Lara aimait à causer dans la pénombre, à la flamme de la bougie. Pacha lui en gardait toujours en réserve un paquet cacheté. Il remplaça le bout de chandelle du bougeoir par une bougie neuve, la posa sur l'appui de la fenêtre et l'alluma. Gorgée de stéarine, la flamme fut près de s'étouffer, lança à la ronde un feu roulant de petites étoiles et s'affûta en flèche. La chambre se remplit d'une douce lueur. Sur la glace qui couvrait la vitre un œil noir se mit à fondre.

— Ecoute, mon petit Pacha, dit Lara. J'ai des difficultés. Il faut que tu m'aides à en sortir. Ne t'effraie pas et ne m'interroge pas, mais cesse de penser que nous sommes comme tout le monde. Ne sois jamais en repos. Je suis toujours en danger. Si tu m'aimes et si tu veux me retenir au bord de l'abîme, marions-nous sans tarder.

— Mais je n'ai jamais cessé de le désirer, l'interrompit-il. Fixe vite un jour, celui que tu voudras, je suis prêt. Mais dis-

moi simplement et clairement ce que tu as, cesse de me tourmenter par des énigmes.

Mais Lara fit dévier la conversation et éluda imperceptiblement la question. Ils parlèrent encore longtemps de sujets qui n'avaient aucun rapport avec l'objet du chagrin de Lara.

X

C'était l'hiver où Ioura écrivait son mémoire sur les éléments nerveux de la rétine pour la médaille d'or de l'Université. Bien qu'il eût étudié la médecine générale, Ioura avait de l'œil la connaissance approfondie d'un futur oculiste.

Cet intérêt qu'il portait à la physiologie de la vue révélait l'autre aspect de sa nature — ses dons créateurs et ses réflexions sur l'essence de l'image et la structure de l'idée logique.

Tonia et Ioura avaient pris un traîneau de louage pour se rendre à l'arbre de Noël des Sventitski. Ils avaient vécu côte à côte pendant six ans la fin de leur enfance et le début de leur adolescence. Ils se connaissaient l'un l'autre dans les moindres détails. Ils avaient des habitudes communes, une manière qui leur était propre d'échanger de brèves pointes, et de répondre en renâclant brièvement. C'est ce qu'ils faisaient en ce moment, les lèvres serrées par le froid, entrecoupant de longs silences par de courtes remarques. Et chacun de son côté suivait le cours de ses pensées.

Ioura se souvenait que la date du concours approchait et qu'il lui fallait se hâter de finir son mémoire, et dans le charivari de fête de l'année finissante que l'on sentait dans la rue, le fil de ses idées déviait vers d'autres sujets.

Les étudiants de la faculté des Lettres publiaient une revue polycopiée dont Gordon était le rédacteur. Depuis longtemps Ioura leur avait promis un article sur Blok. Toute la jeunesse des deux capitales raffolait de Blok, et Micha et lui plus que les autres.

Mais les pensées de Ioura n'en restèrent pas là. Ils allaient, le menton enfoncé dans leurs cols de fourrure, ils frottaient leurs oreilles gelées et pensaient chacun à autre chose. Mais sur un point leurs pensées se rencontraient.

La scène qui s'était déroulée récemment chez Anna Iva-

novna les avait régénérés l'un et l'autre. On aurait dit que leurs yeux s'étaient dessillés et qu'ils ne se voyaient plus de la même façon.

Tonia, ce vieux camarade, cette évidence toute claire qui se passait d'explications, était maintenant ce que Ioura pouvait se représenter de plus inaccessible et de plus compliqué, Tonia était une femme. Au prix d'un certain effort d'imagination, Ioura pouvait se voir parvenu au sommet de l'Ararat, héros, prophète, conquérant, tout ce qu'on veut, mais non femme.

Or c'était cette tâche, la plus difficile et la plus haute de toutes, que Tonia avait prise sur ses frêles épaules (elle lui paraissait maintenant frêle et faible, bien qu'elle fût pleine de santé). Et il avait été submergé par cette ardente compassion et cette stupéfaction craintive qui est le début de la passion.

Les sentiments que Tonia éprouvait à l'égard de Ioura avaient subi une transformation parallèle.

Ioura pensait qu'ils avaient quand même eu tort de quitter la maison. Pourvu qu'il n'arrivât rien durant leur absence. Et un souvenir lui revint. Ayant appris que l'état d'Anna Ivanovna avait empiré, ils étaient allés la voir dans leurs vêtements de soirée et lui avaient proposé de rester. Elle s'était de nouveau insurgée avec violence et avait exigé qu'ils partissent. Ioura et Tonia étaient passés derrière le rideau, dans la niche profonde de la fenêtre, pour voir quel temps il faisait. Lorsqu'ils en étaient sortis, les deux pièces du rideau de tulle s'étaient attachées à l'étoffe neuve de leurs vêtements. L'étoffe légère et adhérente avait suivi Tonia pendant quelques pas, comme un voile de mariée. Tout le monde avait éclaté de rire, tant la ressemblance avait simultanément sauté aux yeux de tous ceux qui étaient dans la chambre à coucher, avant qu'un seul mot eût été prononcé.

Ioura regardait autour de lui et voyait ce qui, quelques instants plus tôt, avait frappé le regard de Lara. Le bruit que faisait le traîneau n'était pas naturel, ni l'écho prolongé qu'il éveillait sous les arbres gelés des jardins et des boulevards. Les fenêtres, éclairées de l'intérieur et givrées, ressemblaient à des écrans précieux de topaze feuilletée et fumée. Derrière elles brûlait doucement la vie du Moscou des fêtes, les sapins de Noël flamboyaient, les invités s'assemblaient, les masques faisaient les fous, jouaient à cache-cache et au furet.

Soudain Ioura pensa que Blok, c'était l'avènement de Noël dans tous les domaines de la vie russe, à la fois dans la vie quotidienne de la ville septentrionale et dans la littérature moderne, sous le ciel étoilé de la rue contemporaine et dans le salon de ce siècle, autour du sapin illuminé. Il pensa qu'un article sur Blok était inutile, qu'il fallait simplement écrire une « adoration des mages » russe, semblable à celles de l'école hollandaise, avec de la neige et des loups, et une sombre forêt de sapins.

Ils longeaient la rue des Chambellans. Ioura remarqua un œil noir dans la couche de givre qui couvrait l'une des fenêtres. A travers cet œil luisait la flamme d'une bougie, qui paraissait jeter dans la rue un regard conscient, comme si elle surveillait les passants et guettait quelqu'un.

« Sur la table un cierge est posé... » murmurait Ioura; c'était la naissance de quelque chose de confus, d'informe encore, et il espérait que le reste viendrait tout seul, sans contrainte. Mais cela ne venait pas.

XI

Depuis des temps immémoriaux l'arbre de Noël des Sventitski était organisé de la façon suivante : à dix heures, lorsque la marmaille se dispersait, on allumait un nouvel arbre pour la jeunesse et les adultes et on s'amusait jusqu'à l'aube. Les plus âgés passaient la nuit à jouer aux cartes dans le salon pompéien à trois murs, qui se trouvait dans le prolongement de la grande salle et qui en était séparé par un rideau épais et pesant suspendu à de grands anneaux de bronze. A l'aube tout le monde soupait.

« Pourquoi venez-vous si tard ? » leur demanda au passage un neveu des Sventitski, Georges, qui traversait l'entrée en courant pour aller chez son oncle et sa tante, dans le fond de l'appartement. Ioura et Tonia décidèrent d'y aller aussi pour saluer les maîtres de maison, et jetèrent un rapide coup d'œil dans la salle en enlevant leurs manteaux.

Ceint de plusieurs auréoles de lumière ruisselante, le sapin paraissait exhaler un souffle brûlant. Devant lui, formant une muraille mouvante et se marchant sur les pieds, ceux

la façon dont nous devons agir, en certaines circonstances, pour ne pas rougir les uns des autres, pour ne pas nous souiller de honte.

— Ça suffit. J'ai compris. J'aime ta façon de poser le problème. Tu as trouvé les mots qui convenaient. Voilà ce que j'ai à te dire. Tu te souviens, ce soir où tu nous as apporté un journal avec les premiers décrets, en hiver, une nuit de bourrasque ? Tu te souviens, ce ton définitif ? C'était insensé. Cette franchise était séduisante. Mais ces choses-là ne conservent leur pureté primitive que dans la tête de leur créateur, et encore, le jour même de leur proclamation. Le jésuitisme de la politique vous met tout à l'envers, dès le lendemain. Que veux-tu que je te dise ? Leur philosophie m'est étrangère. Ce pouvoir est dirigé contre nous. On ne m'a pas demandé mon avis pour tout renverser. Mais on m'a fait confiance; même s'ils m'ont été imposés, mes actes m'obligent.

« Tonia me demande si nous arriverons à temps pour les cultures potagères, si nous n'avons pas laissé passer le temps des semailles. Que lui répondre ? Je ne sais pas ce que vaut le sol par ici. Quelles sont les conditions climatiques ? L'été est trop court. Peut-on même faire mûrir quoi que ce soit ?

« Mais est-ce que nous sommes venus de si loin pour le plaisir de cultiver des légumes ? Il n'y a pas à plaisanter en disant, comme le dicton : « Il y en a qui vont chercher du pain à sept verstes de chez eux », car malheureusement, nous en avons bien fait trois ou quatre mille, de verstes. Non, pour parler sincèrement, si nous nous sommes traînés jusqu'ici, c'est dans une tout autre intention. Nous allons tâcher de végéter, comme on peut le faire à notre époque, et d'avoir notre part dans la liquidation des machines, des forêts et du matériel du grand-père. Nous essayons de tirer quelque chose non de la conservation de ses propriétés, mais de leur ruine, du gaspillage collectif de milliers de roubles dont chacun tirera deux kopecks pour vivre, et pour vivre comment ? D'une façon chaotique, qui dépasse l'entendement. Comme tout le monde à notre époque. Mais vois-tu, même si on me payait, je n'accepterais pas de devenir patron d'une usine à l'ancienne mode. Ce serait aussi scandaleux que de se promener tout nu ou d'oublier son alphabet. Non. L'histoire de la propriété est terminée en Russie. Et nous autres, les Groméko, nous avons perdu la manie de gagner de l'argent depuis une génération. »

en gare se trouvait le train spécial du Commissaire politique aux Armées, Strelnikov. C'est à son wagon qu'on était allé porter les papiers du docteur.

Au bout d'un certain temps, une sentinelle sortit du wagon et vint chercher le docteur. Ce soldat se distinguait des deux premiers par sa façon de traîner à terre puis de faire passer devant ses jambes la crosse de son fusil. On aurait dit qu'il soutenait un camarade ivre qui, sans aide, se serait écroulé. Il conduisit le docteur jusqu'au wagon du Commissaire politique aux Armées.

XXVIII

La sentinelle qui accompagnait Jivago dit le mot de passe et monta dans un des deux wagons de luxe du train, rattachés entre eux par un soufflet de cuir. On entendait dans le wagon des bruits et des rires qui cessèrent lorsque les deux hommes entrèrent.

Par un couloir étroit la sentinelle conduisit le docteur au milieu du wagon, dans un ample compartiment. Là régnaient le silence et l'ordre. Dans le local, net et confortable, travaillaient des gens propres et bien vêtus. Jivago imaginait tout autrement le quartier général d'un « spécialiste sans-parti des affaires militaires » qui, en peu de temps, était devenu la gloire et la terreur de toute une région.

Mais le centre de ses activités devait être plus loin, à l'état-major du front, sur le théâtre des opérations. Il n'avait ici que l'unité dont il avait le commandement direct, quelques dossiers personnels et un lit de camp.

Dans ce wagon, il régnait un grand calme, comme dans ces établissements où l'on prend des bains chauds d'eau de mer, où le sol est tapissé de liège et de petites carpettes, et où les garçons marchent en silence, les pieds dans des babouches.

Le compartiment central occupait une ancienne salle à manger, couverte de tapis, qui avait été transformée en bureau d'expédition. Il s'y trouvait quelques tables.

« Tout de suite », dit un jeune militaire installé près de l'entrée. Après quoi, tous les fonctionnaires derrière leurs tables se crurent autorisés à oublier le docteur, et ne firent plus attention à lui. Le jeune militaire, d'un mouvement de

tête distrait, congédia la sentinelle qui s'éloigna en faisant sonner la crosse de son fusil sur les traverses métalliques du couloir.

En passant le seuil, le docteur aperçut ses papiers à l'autre bout du compartiment. Ils étaient posés sur le bord du dernier bureau devant un militaire un peu plus âgé que les autres, très colonel d'ancien régime. C'était un statisticien militaire. Il marmonnait on ne sait quoi dans sa barbe, consultait ses carnets de renseignements, examinait des cartes d'état-major, faisait des comparaisons, des rapprochements, découpait et recollait des bouts de papier. Il parcourut du regard toutes les fenêtres du wagon et dit : « Il va faire chaud aujourd'hui », comme si cette conclusion résultait de l'examen de toutes les fenêtres et comme s'il n'eût pas suffi d'en regarder une seule.

Entre les tables, sur le plancher, un technicien militaire à quatre pattes réparait une installation électrique. Quand il se fut approché du jeune militaire, celui-ci se leva, pour ne pas le déranger. A côté, une secrétaire vêtue d'une vareuse de camouflage se débattait avec sa machine à écrire : le chariot s'était trop déplacé sur le côté et s'était bloqué dans le châssis. Le jeune militaire vint se placer derrière son tabouret et se mit à rechercher avec elle les causes de l'incident. Le technicien militaire se traîna jusqu'à elle et entreprit d'examiner par-dessous les leviers et la transmission. Le commandant aux allures de colonel se leva et s'approcha d'eux. Tout le monde s'affaira autour de la machine.

Cela rassurait le docteur. On avait du mal à imaginer que des hommes qui connaissaient mieux que lui le sort qui l'attendait pussent s'occuper de vétilles devant un homme condamné.

« Et puis sait-on jamais ? pensa-t-il. D'où vient ce sang-froid ? Tout près d'ici les canons tonnent, des hommes meurent, et s'ils parlent d'une chaude journée, c'est en pensant au temps qu'il fera et non à de durs combats. Ils en ont tellement vu que chez eux toute sensibilité doit être éteinte. »

Ne sachant que faire, sans changer de place, il se mit à regarder par les fenêtres qui étaient de l'autre côté du compartiment.

XXIX

Par là on voyait s'étendre devant le train des rails, encore, et, sur une hauteur, la gare et le faubourg de Razvilié.

Un escalier de bois brut à trois paliers conduisait de la voie à la gare.

De ce côté, la voie était transformée en un grand cimetière de locomotives. De vieilles machines sans tenders serraient l'une contre l'autre leurs cheminées en forme de coupes ou de tiges de bottes parmi des tas de ferraille provenant de wagons démolis.

Le cimetière de locomotives au premier plan, le cimetière du faubourg, les fers tordus le long des voies, les enseignes et les toits rouillés des maisons alentour se fondaient en un seul paysage de vieillesse et d'abandon, sous le ciel blanc qui baignait dans la chaleur déjà forte du petit matin.

A Moscou, Iouri Andréiévitche avait oublié combien il pouvait y avoir d'enseignes dans une ville, et qu'elles couvraient une grande partie des façades. Il s'en rendit de nouveau compte ici. La moitié d'entre elles portaient des lettres si grandes qu'on pouvait les déchiffrer depuis le train. Elles tombaient si bas sur les fenêtres tordues des bâtisses à un étage toutes déglinguées que les pauvres maisons basses disparaissaient sous elles, comme les têtes des petits paysans sous la visière abaissée des casquettes paternelles.

Le brouillard se dissipa complètement. Il n'en restait de traces que sur le côté gauche du ciel, au loin, à l'est. Mais là aussi les nuages bougèrent légèrement, s'ébranlèrent et s'ouvrirent comme les pans d'un rideau de théâtre.

A l'est, à trois kilomètres de Razvilié, sur une colline dominant le faubourg, apparut une grande ville. Elle avait l'air d'un chef-lieu de province ou de région. Le soleil donnait à ses couleurs un reflet jaunâtre, la distance simplifiait ses lignes. La ville s'étagait sur la hauteur comme le mont Athos ou les cabanes d'ermites des chromos, les maisons et les rues se dominant les unes les autres, avec une grande cathédrale au sommet de la colline.

« Iouriatine ! » Le docteur reconnut la ville avec émotion. Que de souvenirs pour la pauvre Anna Ivanovna ! Que de fois Antipova lui en avait parlé ! « Que de fois je l'ai entendue

parler de cette ville, et dans quelles circonstances je la vois pour la première fois ! »

A ce moment-là l'attention des militaires penchés sur la machine fut détournée par quelque chose qu'ils aperçurent au-delà de la fenêtre. Ils tournèrent la tête dans une même direction. Le docteur suivit leur regard.

Le long de l'escalier de la gare, on poussait des prisonniers civils et militaires et, parmi eux, se trouvait un lycéen blessé à la tête. On lui avait fait un pansement de fortune. Sous le pansement le sang coulait et le jeune garçon l'étendait avec ses mains sur son visage bronzé et suant.

Le lycéen encadré de deux Gardes rouges avait un beau visage énergique et sa jeunesse faisait pitié. Mais les regards étaient surtout frappés par les gestes maladroits du jeune homme et des deux gardes qui l'accompagnaient. Ils faisaient exactement ce qu'il ne fallait pas faire.

La casquette glissait sans cesse de la tête bandée du lycéen. Au lieu de l'ôter et de la garder à la main, malgré sa blessure, il la rajustait et l'enfonçait avec l'aide pressée des deux Gardes rouges.

Le docteur détourna le regard. Au milieu de la pièce se tenait Strelnikov qui venait d'y entrer à grands pas décidés.

Comment, parmi tant de rencontres fortuites, le docteur n'avait-il pas encore fait celle de cet homme ? Pourquoi la vie ne les avait-elle pas rapprochés ? Pourquoi leurs chemins ne s'étaient-ils pas croisés ?

Sans qu'on pût dire pourquoi, on sentait que Strelnikov incarnait la force de la volonté à son plus haut degré. Il était à tel point l'homme qu'il voulait être que tout en lui semblait exemplaire : sa belle tête au port magnifique, la rapidité de sa démarche, ses longues jambes chaussées de grandes bottes qui, même sales, auraient semblé propres, sa vareuse de drap gris, peut-être froissée, mais qui donnait l'impression d'une tunique de toile bien repassée.

Tant on était impressionné par la présence d'un talent naturel qui n'avait rien de guindé et dont l'aisance devait être parfaite en toutes circonstances.

Cet homme devait posséder un don, et qui n'était pas forcément original. Ce don, trahi par ses moindres mouvements, était peut-être le don d'imitation. A l'époque, on imitait toujours quelqu'un : les glorieux héros de l'histoire; des figures entrevues au front ou dans les villes, les jours d'émeute, et qui

nikov (le Fusilleur). Il passa tranquillement là-dessus. Rien ne l'intimidait.

Il était né à Moscou, fils d'un ouvrier qui avait payé cher sa participation à la révolution de 1905. Il était resté à l'écart de la révolution pendant ces années-là. Il était trop jeune. De même plus tard, alors qu'il était étudiant à l'Université : les jeunes gens d'origine humble qui accèdent à l'enseignement supérieur le prennent plus au sérieux et travaillent mieux que les enfants de riches. La fermentation qui faisait bouillonner la jeunesse étudiante aisée ne le toucha pas. Il sortit de l'Université avec d'énormes connaissances. Il avait complété sa culture historique et littéraire par des études de mathématiques.

La loi le dispensait du service militaire, mais il s'engagea, fut fait prisonnier alors qu'il avait le grade d'aspirant et s'évada à la fin de 1917, à l'annonce de la révolution russe, pour retourner dans son pays.

Deux traits de caractère, deux passions le distinguaient.

Il pensait juste et avec une extrême clarté. Il possédait à un rare degré le don de pureté morale et d'équité, il avait des sentiments nobles.

Mais, pour un savant soucieux de défricher des voies nouvelles, il manquait d'intuition, de cette force dont les découvertes soudaines renversent l'ordre stérile du prévisible.

Et, pour qu'il fit le bien, il aurait fallu que son rigorisme se doublât de cette tolérance du cœur qui ignore les cas généraux, ne veut connaître que des cas particuliers et atteint à la grandeur en faisant de petites choses.

Depuis l'enfance, Strelnikov aspirait à tout ce qui est grand et pur. Il voyait dans la vie un immense champ clos où les hommes luttaient pour arriver à la perfection en obéissant à des règles scrupuleuses.

Quand il comprit qu'il n'en était rien, l'idée ne lui vint pas qu'il avait eu tort de simplifier l'ordre du monde. Ravalant son humiliation, il se mit à caresser l'idée qu'il servirait d'arbitre entre la vie et les principes mauvais qui la souillaient; qu'il prendrait sa défense, qu'il la vengerait.

Sa déception l'avait rempli de rage. La révolution devait lui donner des armes.

XXXI

— Jivago, Jivago, continuait à répéter Strelnikov dans le wagon où ils venaient d'entrer. Un nom de marchand. Ou d'aristocratie. Pardi, docteur à Moscou. Destination : Varykino. Bizarre. Quitter Moscou pour ce trou perdu...

— C'est justement. Je vais à la recherche du silence. Je veux un trou perdu, l'inconnu.

— Voyez-moi cette poésie. Varykino ? Je connais le pays, par ici. Il y avait autrefois des usines Krüger. Vous ne seriez pas parents par hasard ? Héritiers ?

— Pourquoi ce ton ironique ? Pourquoi parlez-vous d'héritage ? Ceci dit, ma femme se trouve être...

— Ah ! vous voyez. Alors, on a la nostalgie des Blancs ? Je vais vous décevoir, mais vous arrivez trop tard. La région a été nettoyée.

— Vous continuez à vous moquer...

— Et puis vous êtes médecin. Et militaire. Nous sommes en guerre. Cela me concerne directement. Vous êtes déserteur. Les Verts¹ aussi vont se cacher dans les forêts, en quête de calme. Quels motifs avez-vous ?

— J'ai deux blessures et je suis réformé.

— Vous allez me montrer un papier du Commissariat du Peuple à l'Éducation nationale ou à la Santé publique qui vous recommandera comme un « homme vraiment soviétique », un sympathisant, et qui attestera votre « loyalisme ». En ce moment, c'est le Jugement dernier, cher Monsieur, nous vivons parmi des hommes armés de glaives, parmi les monstres ailés de l'Apocalypse, et je ne veux rien savoir des docteurs à demi loyalistes et à demi sympathisants. Toutefois, je vous ai dit que vous étiez libre, et je ne manquerai pas à ma parole. Mais c'est bon pour une fois. Je pressens que nous nous rencontrerons de nouveau et alors nous aurons une tout autre conversation, je vous préviens.

Touri Andréiévitich ne se laissa pas démonter par la menace ni par le défi.

— Je sais ce que vous pensez de moi. De votre point de vue,

1. On appelait ainsi tous ceux qui se cachaient dans les forêts par crainte d'être enrôlés par les Rouges ou les Blancs.

I

Le train qui avait amené la famille Jivago n'était encore arrêté que sur une voie en retrait que d'autres convois séparaient de la gare, mais on sentait déjà que le lien avec Moscou, maintenu durant tout le voyage, s'était rompu pour de bon ce matin.

Ici commençait une nouvelle zone, un autre univers, celui de la province, qui gravitait autour de son propre centre d'attraction.

Les gens d'ici se connaissaient mieux que ceux de la capitale. On avait eu beau interdire au public le secteur Iouriatine-Razvilié, et l'entourer d'un cordon de troupes rouges, des passagers venant des banlieues voisines se faufilaient sur la voie on ne sait trop comment, « s'infiltraient » comme on dirait aujourd'hui. Ils s'étaient déjà entassés dans les wagons, les marchepieds des fourgons en étaient pleins, certains faisaient les cent pas sur la voie, le long du train, d'autres restaient sur le remblai à la porte de leur wagon.

Ils se connaissaient tous, ils échangeaient des propos à distance, ils se saluaient lorsqu'ils se croisaient. Leurs habitudes, leur façon de s'habiller, de parler, de se nourrir, étaient un peu différentes de celles des capitales.

On était curieux de savoir de quoi ils vivaient, de quelles réserves matérielles et morales ils tiraient leur subsistance, comment ils résistaient aux difficultés de l'époque, comment ils tournaient la loi.

La réponse ne tarda pas à se présenter de la façon la plus concrète.

Accompagné par le factionnaire qui faisait traîner son fusil par terre et qui prenait appui sur lui comme sur un bâton, le docteur retournait vers son train.

La chaleur était accablante. Le soleil chauffait à blanc les rails et les toits des wagons. La terre, noire de pétrole, brûlait avec un chatolement jaune comme du métal doré.

II

Le factionnaire creusait un sillon dans la poussière avec sa crosse, laissant à sa suite une trace sur le sable. Le fusil cognait les traverses avec un bruit sourd :

— C'est du beau fixe, dit-il. Pour semer les blés de printemps, l'avoine, le blé dur ou bien mettons le millet, c'est le meilleur moment. Pour le sarrasin par exemple, c'est un peu tôt; chez nous on le sème pour la Sainte-Akoulina¹. C'est que je ne suis pas d'ici, moi, je suis de Morchansk, dans la province de Tambov. Ah, camarade docteur ! Y aurait pas cette hydre de guerre civile ni ces salopards de réacs, est-ce que j'aurais été faire l'imbécile loin du pays par cette saison ? Cette lutte de classe de malheur s'est fourrée dans nos pattes comme un chat noir, et tu vois le résultat.

III

— Merci. J'y arriverai tout seul, dit Iouri Andréiévitche, refusant le secours proposé. Du wagon, on se penchait, on lui tendait la main pour l'aider à grimper. Il se hissa à la force des poignets, d'un bond sauta dans le wagon, se remit debout et prit sa femme dans ses bras.

— Enfin ! Ah, Dieu merci, tout est pour le mieux ! répétait Antonina Alexandrovna. D'ailleurs cet heureux dénouement n'est pas une surprise pour nous.

— Comment, pas une surprise ?

1. Sainte-Aquiline, 23 juin.

— Nous savions tout.

— Comment cela ?

— Les sentinelles nous tenaient au courant. Autrement comment aurions-nous pu supporter cette incertitude ? Même comme ça, papa et moi nous avons failli devenir fous. Regarde, il dort d'un sommeil de plomb. Il est tombé comme une masse avec toutes ces émotions. Essaie toujours de le réveiller !

« Tu sais, il y a de nouveaux voyageurs. Je vais tout de suite t'en présenter quelques-uns. Mais avant, écoute donc un peu ce qu'ils disent. Tout le wagon est bien content que tu t'en sois bien tiré. — Vous voyez, le voilà, mon mari ! » dit-elle en changeant brusquement de conversation. Elle tourna la tête et le présenta à l'un des nouveaux venus, qui restait derrière, tout au fond du wagon, écrasé par ses voisins.

— Samdéviatov ! entendit-on. Au-dessus de l'amoncellement de têtes étrangères, un chapeau mou s'éleva, et celui qui s'était nommé se fraya un chemin vers le docteur à travers la masse des corps qui le comprimaient.

« Samdéviatov ! se disait cependant Iouri Andréiévitich. J'aurais imaginé quelque chose dans le genre vieux-russe, quelque chose d'épique, une barbe en éventail, un caftan, une ceinture à incrustations. Mais ça serait plutôt le genre « Société des amis de l'Art », boucles grisonnantes, moustaches et barbichette. »

— Eh bien ! Il vous a flanqué une belle frousse, Strelnikov, avouez-le.

— Non, pourquoi ? Nous avons parlé sérieusement. En tout cas, c'est un homme fort, un homme de valeur.

— Et comment ! J'ai une idée du personnage. Il n'est pas de chez nous. C'est un des vôtres, un Moscovite. C'est comme les innovations introduites ici ces temps derniers. Ça vient aussi de chez vous, c'est importé de la capitale. On n'aurait jamais été assez malins pour y penser tout seuls.

— Je te présente Anfime Efimovitch, mon petit Ioura. Une encyclopédie ambulante. Il a entendu parler de toi, de ton père, il connaît mon grand-père, enfin tout le monde, quoi !

Et Antonina Alexandrovna ajouta au passage, sur un ton indifférent : « Vous connaissez aussi sans doute Antipova, elle enseigne par ici ? »

D'une voix tout aussi neutre, Samdéviatov répondit :

— Pourquoi vous intéressez-vous à Antipova ?

Iouri Andréiévitich entendit la réponse mais laissa tomber la conversation, Antonina Alexandrovna continua :

— Anfime Efimovitch est bolchevik. Attention, Iourotchka ! Avec lui, tiens-toi sur tes gardes.

— Non, c'est vrai ? Jamais je ne l'aurais cru. A vous voir, vous avez plutôt l'air d'un artiste.

— Mon père tenait une auberge. Il avait sept troïkas en service. Moi, j'ai fait des études supérieures. Et en effet, je suis social-démocrate.

— Ecoute, Iourotchka, ce que dit Anfime Efimovitch. Entre parenthèses, ne vous fâchez pas, mais vous avez un nom imprononçable. Oui, écoute bien, Iourotchka, ce que je vais te dire. Nous avons une veine insensée. La gare de Iouriatine ne veut pas de nous. La ville est en train de brûler et le pont a sauté. Impossible de passer. On va détourner le train en l'aiguillant sur une autre ligne, justement sur celle qu'il nous faut, celle où se trouve Torfianaïa. Tu t'imagines ! Pas besoin de changer de train ni de se trimbaler d'une gare à l'autre avec les colis à travers toute la ville. Mais par exemple, avant de nous faire partir pour de bon, on va nous bringuebaler dans tous les sens. Les manœuvres seront longues. Tout ça, c'est Anfime Efimovitch qui me l'a expliqué.

IV

Les prédictions d'Antonina Alexandrovna se réalisèrent. Le train raccrochait ses wagons, en prenait de nouveaux, circulant indéfiniment sur des voies encombrées le long desquelles roulaient d'autres convois qui lui barrèrent longtemps le passage.

Au loin, la ville disparaissait, à moitié cachée par des ondulations de terrain. Parfois seulement elle montrait au-dessus de l'horizon les toits de ses maisons, l'extrémité de ses cheminées d'usines et les croix de ses clochers. L'un des faubourgs brûlait. Le vent déportait la fumée de l'incendie. Elle s'étirait à travers tout le ciel comme une crinière déployée.

Le docteur et Samdéviatov étaient assis à l'entrée du fourgon, les jambes pendantes. Samdéviatov passait son temps à donner des explications à Iouri Andréiévitich en lui montrant du doigt l'horizon. Parfois, les craquements du wagon

— Nous ne restons pas en ville. Nous allons à Varykino.

— Je sais. Votre femme me l'a dit. Ça ne fait rien. Vous aurez à faire des courses en ville... Au premier coup d'œil, j'ai deviné qui elle était. Les yeux, le nez, le front. Krüger tout craché. C'est le portrait de son grand-père. Dans les parages, tout le monde se souvient de Krüger.

Aux extrémités de la plaine rougeoyaient de grands réservoirs à pétrole cylindriques. Ça et là, on voyait des réclames de produits industriels perchées sur de longs poteaux. L'une d'elles tomba à deux reprises sous les yeux du docteur :

« Moreau et Vetchinkine. Semeuses. Batteuses. »

— C'était une firme sérieuse... Des instruments agricoles impeccables...

— Je n'entends pas. Qu'avez-vous dit ?

— Une firme, je dis. Vous comprenez, une firme. Elle fabriquait des machines agricoles. C'était une société en commandite. Mon père en était actionnaire.

— Et vous dites qu'il tenait une auberge.

— Et après ? L'un n'empêche pas l'autre. Lui, pas si bête, il plaçait de l'argent dans les meilleures entreprises. Il en avait investi dans le cinématographe « Le Géant ».

— On dirait que vous en êtes fier.

— De son flair ? Et comment !

— Et alors, et votre sociale-démocratie ?

— Qu'est-ce que ç'a à voir, je vous demande un peu ! Où est-il dit qu'un homme qui raisonne en marxiste doit être une mauviette et faire du sentiment ? Le marxisme est une science positive, une théorie de la réalité, une philosophie de la situation historique.

— Le marxisme et la science ? En discuter avec quelqu'un que l'on connaît mal est pour le moins imprudent. Mais tant pis ! Le marxisme se domine trop mal pour être une science. Les sciences, d'ordinaire, sont plus équilibrées. Le marxisme et l'objectivité ? Je ne connais pas de courant qui soit plus replié sur lui-même et plus éloigné des faits que le marxisme. Chacun se préoccupe de vérifier ses idées par l'expérience, alors que les gens du pouvoir, eux, font ce qu'ils peuvent pour tourner le dos à la vérité au nom de cette fable qu'ils ont forgée sur leur propre infaillibilité. La politique ne me dit rien. Je n'aime pas les gens qui sont indifférents à la vérité.

Samdéviatov prenait les paroles du docteur pour les saillies d'un original. Il se contentait de rire sans répliquer.

Pendant ce temps, le train manœuvrait. Chaque fois qu'il arrivait au dernier aiguillage, à la hauteur du disque, l'aiguilleur, une femme âgée qui portait un bidon de lait attaché à sa ceinture, chargeait son tricot de main, se penchait et renversait le levier, obligeant le train à repartir en marche arrière. Tandis qu'il s'éloignait lentement, elle se redressait et brandissait à sa suite un poing menaçant.

Samdéviatov prenait ce geste à son compte : « Qui vis-elle ? se demandait-il. Cela me rappelle quelque chose. Ne serait-ce pas Tountsova ? Elle m'en a tout l'air. Mais non, qu'est-ce qui me prend ? C'est bien improbable. Elle est un peu trop vieille pour être Glacha. Et puis quoi ? Est-ce que j'y suis pour quelque chose ? Tout est sens dessus dessous, dans notre bonne vieille Russie, c'est la pagaie dans les chemins de fer et elle ne doit pas avoir la vie rose, cette brave femme. Alors il faut que ce soit moi le coupable, et elle me montre le poing. Qu'elle aille au diable, après tout ! Je ne vais pas me casser la tête à cause d'elle. »

Enfin, elle agita son drapeau, cria quelque chose au mécanicien, et laissa le train dépasser le disque et poursuivre librement sa route. Quand le quatorzième fourgon passa devant elle, elle tira la langue à ces bavards assis sur le plancher, dont elle avait plein le dos. Et Samdéviatov redevint songeur.

V

Les environs de la ville en feu, les citernes circulaires, les poteaux télégraphiques et les réclames commerciales reculérent dans le lointain, puis s'effacèrent et d'autres paysages apparurent : des petits bois, des collines entre lesquelles on apercevait souvent les lacets de la grand-route. Samdéviatov dit alors :

— Levons-nous et séparons-nous. Je dois bientôt descendre. Vous aussi d'ailleurs. Ce sera au deuxième arrêt. Faites attention de ne pas le rater.

— Vous connaissez certainement à fond la région ?

— Comme ma poche. A cent verstes à la ronde. C'est que

usines ne tournent pas, les ouvriers sont dispersés; au point de vue subsistance, des clous, pas un brin de fourrage, et par-dessus le marché, vous qui rappliquez. Ah, quelle joie ! Il ne manquait plus que vous. Il vous tuerait, que je ne pourrais pas lui donner tort.

— Tiens, vous voyez, vous avez beau être bolchevik, vous reconnaissez tout de même que ce n'est pas une vie, mais quelque chose d'incroyable, de fantasmagorique, d'absurde.

— Bien sûr ! Mais enfin c'est une nécessité historique. Il faut en passer par là.

— Pourquoi une nécessité ?

— Etes-vous un bébé ou bien vous faites l'innocent ? Vous tombez de la lune, ma parole ! Des goinfres et des fainéants ont vécu sur le dos des travailleurs affamés, les ont opprimés à mort, et ça aurait dû rester comme ça ? Sans parler des autres formes de tyrannie et d'humiliation ! Est-il possible que vous ne compreniez pas le bien-fondé de la colère du peuple, le désir de vivre dans la justice, la recherche de la vérité ? Ou bien vous pensez qu'une transformation radicale était possible dans les doumas, par la voie parlementaire, et que l'on peut se passer de dictature ?

— Nous parlons de choses différentes, et nous pourrions nous disputer cent ans sans arriver à nous entendre. Mon état d'esprit a été très révolutionnaire dans le temps, mais maintenant, je pense qu'on n'obtient rien par la violence. Il faut attirer au bien par le bien. Mais il ne s'agit pas de ça. Revenons à Mikoulitsyne. Si tel est l'accueil qui nous attend, à quoi bon y aller ? Il nous faut rebrousser chemin.

— En voilà une idée ! D'abord, comme s'il n'y avait que les Mikoulitsyne au monde ! Et puis ensuite Mikoulitsyne est bon comme pas un, criminellement bon. Il va rouspéter, il fera des chichis et il finira par s'adoucir, il ôtera jusqu'à sa chemise et partagera avec vous son dernier croûton de pain.

Et Samdéviatov raconta alors au docteur l'histoire de Mikoulitsyne.

VI

« Il y a vingt-cinq ans, lorsqu'il était étudiant à l'Institut technologique de Pétersbourg, Mikoulitsyne a été envoyé

en résidence surveillée à Iouriatine. Une fois ici, il a trouvé une place d'intendant chez Krüger et s'est marié. Il y avait chez nous à l'époque quatre sœurs Tountsov (une de plus que chez Tchékhouv) à qui tous les étudiants de Iouriatine faisaient la cour : Agrippina, Advotia, Glafira et Sérafina Sévérinovna. On faisait un jeu de mots sur leur patronyme et on les surnommait « les Sévérianki ¹ ». C'est l'aînée que Mikoulitsyne a épousée.

« Peu de temps après, ils ont eu un fils. Son imbécile de père, qui avait le culte de la liberté, le baptisa d'un nom peu courant : il l'appela Livéri ². Livéri, surnommé familièrement Livka, était un galopin, mais il se révéla remarquablement doué pour beaucoup de choses. La guerre éclata. Livka falsifia son acte de naissance, et tout gosse — il avait quinze ans — il fila comme volontaire sur le front. Agrippina Sévérinovna, qui était de nature malade, ne supporta pas ce coup; elle s'alita pour ne plus se relever et mourut, il y a deux hivers de ça, à la veille de la révolution.

« La guerre prit fin. Livéri revint. Ce qu'il est devenu ? Un héros ! Il a le grade d'enseigne; il a gagné trois décorations, et enfin, bien sûr, il est délégué bolchevik militant, chauffé à blanc ! Vous avez entendu parler des « Frères des Bois » ?

— Non, excusez-moi.

— Alors ce n'est pas la peine de vous raconter tout ça. L'histoire perd la moitié de son sel. A quoi bon regarder la grand-route si vous ignorez ça ? Qu'est-ce qu'elle a de particulier ? En ce moment, la présence des partisans. Qu'est-ce que les partisans ? Ceux qui forment les cadres dans la guerre civile. Deux éléments ont contribué à créer cette force : l'organisation politique qui a pris en main les commandes de la révolution et la pègre des soldats qui ont refusé d'obéir à l'ancien pouvoir, une fois que la guerre a été perdue. Leur jonction a donné l'armée des partisans. Sa composition est bigarrée. L'élément de base, ce sont les paysans moyens. Mais à côté d'eux, vous y trouverez n'importe qui : paysans pauvres, moines défroqués, fils de koulaks en guerre contre leurs papas. Il y a des anarchistes par conviction, des va-nu-pieds sans passeport, de grands dadais à marier qui ont passé la limite d'âge et qu'on a mis à la porte des collèges. Il y a des pri-

1. Les filles du Nord, « Sever » voulant dire Nord en russe.

2. Forme russe du prénom Liberius.

sonniers de guerre de l'armée austro-allemande, séduits par les promesses de liberté et de retour dans leur patrie. Eh bien, l'une des divisions de cette armée populaire, qui comprend plusieurs milliers de personnes, s'appelle les « Frères des Bois ». Elle est commandée par le camarade Lesnykh, Livka, Livéri Averkiévitch, le fils d'Averki Stépanovitch Mikoulitsyne.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Ce que vous entendez. Mais je continue. Après la mort de sa femme, Averki Stépanovitch s'est remarié. Sa nouvelle femme, Eléna Proklovna, est une gamine qui a quitté les bancs de l'école pour être conduite à l'autel. Naturellement naïve, elle fait aussi la naïve par calcul; toute jeune, elle joue déjà à se rajeunir. Elle minaude, jacasse, pépie, prend des airs innocents, elle fait la bête, la petite alouette des champs. Dès qu'elle vous voit, elle commence par vous faire subir un examen : « Dans quelle ville est né Souvorov ? » « Enumérez les cas d'égalité des triangles. » Et elle est au comble de la joie quand elle arrive à vous coller. Mais d'ici quelques heures, vous la verrez et vous jugerez par vous-même si ma description est juste.

« Le « patron » a d'autres faiblesses : la pipe et la manie du slavon des séminaristes. Il aurait dû faire sa carrière dans la marine. A l'Institut, il avait suivi des cours de construction navale. Il lui en est resté quelque chose dans son comportement et dans ses habitudes. Il n'a pas de barbe, il garde la pipe au bec à longueur de journée, il laisse filtrer les mots entre ses dents, sans se presser, avec un air aimable. Il a des yeux gris, froids et la mâchoire inférieure saillante du fumeur. Mais j'allais oublier un détail : c'est un S.R., il a été élu à la Constituante par la région.

— C'est que c'est très important. Autrement dit, il est à couteaux tirés avec son fils. Ils sont adversaires politiques ?

— Théoriquement, oui. Seulement en réalité, la taïga ne se bat pas avec Varykino. Mais je continue : les autres Tountsov, les belles-sœurs d'Averki Stépanovitch, sont à Iouriatine jusqu'à ce jour. Elles sont vieilles filles. Les temps ont changé, les jeunes filles aussi.

« La plus âgée de celles qui restent, Advotia Sévérinovna, est bibliothécaire à la Municipale. C'est une charmante demoiselle, une brune, extraordinairement timide. Pour un oui,

pour un non, elle rougit comme une pivoine. Dans la salle de lecture, le silence est intense, sépulcral. Elle a un rhume chronique, et quand ça la prend, elle se met à éternuer jusqu'à vingt fois de suite. De honte, elle se cacherait sous terre. Mais que voulez-vous ? Ce sont les nerfs.

« La troisième, Glaïra Sévérovna, est la bénédiction de ses sœurs. C'est une maîtresse femme, une perle pour le travail. Rien ne la rebute. Tout le monde est unanime pour dire que le chef des « Frères des Bois » est le portrait de sa tante. Vous la voyez par exemple dans un atelier de couture ou remailleuse de bas. Pas le temps de dire ouf, qu'on la retrouve coiffeuse. Vous avez remarqué sur la voie de Louriatine à l'aiguillage, il y avait une femme qui nous a montré le poing et tiré la langue ? Je me suis dit : Bon sang, voilà Glaïra qui s'est mise aiguilleur. Mais ça ne devait pas être elle, elle était un peu trop vieille.

« La plus jeune, Simouchka, c'est le tourment, la croix de sa famille. C'était une jeune fille instruite, très cultivée. Elle s'intéressait à la philosophie, elle aimait la poésie. Et voici que pendant les années de la révolution, sous l'influence de l'exaltation générale, des défilés, des discours prononcés à la tribune sur les places publiques, elle est devenue toquée, elle est tombée dans une folie mystique. Ses sœurs ferment la porte à clef en s'en allant à leur travail et elle, hop ! la voilà qui saute par la fenêtre et qui s'en va gesticuler dans la rue, elle rassemble la foule et elle prêche le retour du Christ et la fin du monde. Mais je bavarde et me voilà arrivé. Vous descendez à la prochaine. Préparez-vous. »

Lorsque Anfime fut descendu du train, Antonina Alexandrovna dit :

— Je ne sais pas ce que tu en penses, mais, à mon avis, cet homme nous est envoyé par la Providence. Il me semble qu'il jouera un rôle bienfaisant dans notre vie.

— C'est très possible, ma petite Tonia. Mais ce qui ne m'enchant guère, c'est qu'on te reconnaisse à ta ressemblance avec ton grand-père et qu'on garde ici un si vif souvenir de lui. Regarde Strelnikov : à peine avais-je prononcé le mot de « Varykino » qu'il a répliqué d'un ton sarcastique : « Varykino ? Les usines Krüger ? Des parents, peut-être ? Ses héritiers ? » J'ai bien peur qu'ici il nous soit plus difficile qu'à Moscou de passer inaperçus, et c'était cela que nous cherchions en partant !

« Naturellement, maintenant il n'y a rien à faire. Quand le vin est tiré, il faut le boire. Mais il vaut mieux ne pas trop nous montrer, rester dans notre coin, nous faire tout petits. Dans l'ensemble, j'ai de mauvais pressentiments. Mais si on réveillait les autres ? Bouclons les bagages, attachons les courroies et préparons-nous à descendre. »

VII

Sur le quai de Torfianaïa, Antonina Alexandrovna comptait pour la centième fois sa famille et ses bagages, pour bien s'assurer qu'on n'avait rien oublié dans le wagon. Elle sentait sous ses pieds le sable piétiné du quai, mais la hantise de rater l'arrêt ne l'avait pas abandonnée, et le bruit régulier du train en marche continuait à résonner dans ses oreilles, bien qu'elle pût se convaincre de ses propres yeux qu'il était à quai, immobile, devant elle. Mais, encore étourdie, elle restait aveugle, sourde, incapable de reprendre ses esprits.

Du haut de leur fourgon, ses compagnons de voyage, qui poursuivaient leur route, lui disaient adieu. Elle ne les remarquait pas. Elle ne remarqua pas davantage le moment où le train s'ébranla; et il fallut que son regard s'arrêtât sur la plaine verdoyante et le ciel bleu, au-delà de la seconde voie que le départ du train avait dégagée, pour qu'elle s'aperçût enfin qu'il n'était plus là.

Le bâtiment de la gare était en pierre. Deux bancs se dressaient de chaque côté de l'entrée. Les voyageurs moscovites du Sivtsev Vrajek étaient les seuls à être descendus à Torfianaïa. Ils posèrent leurs bagages et s'assirent sur l'un des bancs.

L'aspect de la petite gare coquette, silencieuse et déserte les surprenait. Il leur semblait insolite de ne pas voir se presser la foule, de ne pas entendre retentir les jurons. Ici, dans le fin fond de la province, la vie était en retard, dépassée par la marche de l'histoire. Il lui restait encore à atteindre l'état de barbarie qui régnait dans la capitale.

La gare se cachait dans un petit bois de bouleaux. A me-

compris. Finalement, de quoi s'agit-il ? De très peu de chose, de presque rien. Rien qui vous menace ou qui menace votre tranquillité. Nous voulons seulement un coin dans un vieux bâtiment vide. Un bout de terre abandonné dont personne n'a besoin comme jardin potager. Et enfin un peu de bois que nous irons ramasser dans la forêt, quand personne ne nous verra. Est-ce vraiment trop demander ? Est-ce un tel crime ?

— Non, mais le monde est vaste. Pourquoi nous ? Pourquoi est-ce à nous précisément que vous faites cet honneur et non à quelqu'un d'autre ?

— Nous savons qui vous êtes et nous espérions que vous aviez entendu parler de nous. Que nous n'étions pas des étrangers pour vous et que nous non plus nous n'arriverions pas chez des étrangers.

— Ainsi, c'est à cause de Krüger ? Parce que vous êtes de sa famille ? Mais comment avez-vous le toupet d'avouer des choses pareilles à notre époque ?

Averki Stépanovitch avait les traits réguliers, les cheveux rejetés en arrière; il marchait par larges enjambées et portait en été une chemise russe serrée à la taille par un cordon étroit terminé par un pompon. Jadis, les gens comme lui se faisaient pirates; à notre époque, c'est eux qui ont donné le type de l'éternel étudiant, de l'instituteur dans les nuages.

Averki Stépanovitch avait consacré sa jeunesse au mouvement de libération, à la révolution. Sa seule crainte était de ne pas vivre assez longtemps pour la voir, ou bien que, si elle éclatait, elle ne fût trop mesurée pour satisfaire ses aspirations radicales et sanguinaires. Or, elle était venue, culbutant ses prévisions les plus hardies. Lui qui avait toujours été un ami des ouvriers et qui avait été l'un des premiers à fonder à l'usine du « Géant Sviatogor » un comité d'entreprise et à la soumettre au contrôle ouvrier, il restait Gros-Jean comme devant, hors de la course, dans une bourgade désertée par les ouvriers qui, presque tous, étaient pour les mencheviks et s'étaient dispersés aux quatre vents. Et puis maintenant cette histoire absurde, ces indésirables, rejets de Krüger, tout cela avait l'air d'un méchant tour, d'une ironie du sort. Tout cela faisait déborder la coupe.

— Non, c'est une histoire de fous. Ça dépasse l'entendement ! Mais est-ce que vous ne voyez pas le danger que vous me faites courir ? Dans quelle situation vous me mettez ? J'ai

L'hiver venu, lorsqu'il eut plus de temps libre, Iouri Andréiévitche se mit à prendre quelques notes sur divers sujets. Voici ce qu'il écrivit dans son carnet :

« Cet été, j'avais bien souvent envie de dire avec Tioutchev¹ :

*Ah, quel été ! Mais quel été !
Un véritable sortilège !
Par quelle grâce es-tu donné
A l'improvisiste et sans raison ?*

« Quel bonheur de travailler pour soi et pour les siens, du matin jusqu'au soir, de se construire un gîte, de cultiver la terre pour en tirer sa subsistance, de bâtir son propre monde, comme Robinson, d'imiter Dieu créant l'univers, et de renaître, de se refaire à chaque instant comme une mère donne le jour à son enfant.

« Que de pensées, que de réflexions nouvelles surgissent dans l'esprit pendant que les mains sont occupées à un travail physique, musculaire, de terrassier ou de charpentier; pendant que l'on se propose des tâches raisonnables, faciles à résoudre physiquement, et dont l'exécution vous comble de joie et de succès; pendant que, six heures de suite, on équarrit un rondin à la hache, ou que l'on bêche sous un grand ciel nu qui vous brûle de son souffle bienfaisant... Et si ces pensées, ces intuitions et ces rapprochements ne sont pas

1. Fiodor Ivanovitch Tioutchev (1803-1873), l'un des plus grands poètes lyriques russes du XIX^e siècle.

couchés sur le papier et s'oublient dans toute leur fugacité, ce n'est pas une perte mais un gain. O toi, l'anachorète de la ville, réduit à fouetter ton imagination et tes nerfs défaillants avec du tabac ou du café noir bien fort, tu ne connais pas le plus puissant des narcotiques : le besoin réel et une forte santé.

« Je ne vais pas plus loin, je ne prêche ni le renoncement tolstoïen, ni le retour à la terre, je ne songe pas à corriger le socialisme par une solution nouvelle de la question agraire. Je constate seulement un fait, sans vouloir ériger en système le sort qui nous est échu. Notre exemple est discutable et ne permet pas de tirer de conclusion générale. Notre vie matérielle est faite d'éléments trop disparates. Seule une petite partie de notre subsistance — nos légumes et nos pommes de terre — est due au travail de nos mains. Tout le reste provient d'une autre source.

« Nous utilisons la terre illégalement. C'est un acte arbitraire que de la soustraire au contrôle officiel de l'Etat. Nos coupes de bois, c'est du vol. Le fait que nous prenons de la poche de l'Etat ce qui dans le passé appartenait à Krüger n'est pas une excuse. Ce qui nous couvre, c'est la tolérance de Mikoulitsyne qui vit à peu près de la même façon; ce qui nous sauve, ce sont les distances, l'éloignement de la ville où jusqu'ici personne ne sait rien de nos fraudes.

« J'ai renoncé à exercer la médecine, et je garde le silence sur ma profession afin de ne pas aliéner ma liberté. Mais il se trouve toujours, au bout du monde, une bonne âme pour apprendre qu'un docteur s'est installé à Varykino et se traîner à trente verstes de son domicile en quête d'un conseil; l'une vient avec une poule, une autre avec des œufs, une troisième avec du beurre, et que sais-je encore. J'ai beau faire le grand seigneur et refuser les honoraires, je dois finalement les accepter parce que les gens ne croient pas à l'efficacité des conseils gratuits. Ainsi la médecine me rapporte un petit peu. Mais comme les Mikoulitsyne, c'est en Samdéviatov que nous avons notre principal appui.

« Les contradictions que cet homme arrive à concilier dépassent l'entendement. Il est sincèrement partisan de la révolution et il est entièrement digne de la confiance dont l'a investi le Soviet municipal de Iouriatine. Avec ses pleins pouvoirs, il aurait pu réquisitionner et débiter toute la forêt de Varykino sans même nous prévenir, et nous n'avions rien

guine, et tous les poèmes de Pouchkine; nous lisons en traduction russe *Le Rouge et le Noir*, de Stendhal, la nouvelle des *Deux villes*, de Dickens, et les petits récits de Kleist. »

III

Plus tard, à l'approche du printemps, le docteur nota :

« Il me semble que Tonia est enceinte. Je le lui ai dit. Elle ne le pense pas, mais j'en suis convaincu. Je le vois à des signes imperceptibles, antérieurs aux indices évidents, mais qui ne peuvent me tromper.

« Le visage de la femme change. On ne peut dire qu'elle ait enlaidi, mais son aspect extérieur, dont elle était complètement maîtresse jusque-là, échappe désormais à son contrôle. Il est entre les mains de l'avenir qui sortira d'elle, et qui n'est déjà plus elle-même. Cette émancipation de ses traits prend l'allure d'un désarroi physique : son visage perd son éclat, sa peau se flétrit, ses yeux commencent à briller autrement qu'elle ne le voudrait, comme si elle ne venait plus à bout de tout cela et renonçait à le diriger.

« Tonia et moi, nous avons toujours vécu côte à côte. Mais cette année de travail nous a rapprochés encore plus étroitement. J'ai observé combien elle est forte, infatigable, débrouillarde, comme elle sait organiser son travail de façon à perdre le moins de temps possible quand elle change d'occupation.

« Il m'a toujours semblé que toute conception est immaculée et que ce dogme ne concerne pas seulement la Sainte Vierge, mais exprime une idée générale de la maternité.

« Sur chaque accouchée pèse le même reflet de solitude, de délaissement, d'abandon à ses propres forces. Alors, en cet instant crucial, l'homme est de si peu de secours, qu'il paraît n'y avoir été pour rien, que tout semble tombé du ciel.

« La femme est seule à mettre au monde son enfant, elle est seule à se retrancher avec lui au second plan de l'existence, où règne une paix plus profonde et où l'on peut sans crainte poser un berceau. Et seule, dans une acceptation silencieuse, elle le nourrit et l'élève.

« Dans les prières, on demande à la Sainte Vierge : « Implore et ton fils et ton Dieu. » On lui met sur les lèvres les

extraits du psaume : « Et mon âme a exulté dans le Seigneur mon sauveur. Car il a jeté les yeux sur l'humilité de sa servante, et à cause de cela toutes les générations me proclameront bienheureuse. » Elle parle là de son enfant, il la glorifiera — « Car le Seigneur tout-puissant m'a créée. » — Il est sa gloire. Chaque femme peut en dire autant. Son Dieu est dans l'enfant. Ce sentiment doit être familier aux mères des grands hommes. Mais toutes les mères sans exception ont donné le jour à de grands hommes et si la vie les a ensuite trompées, ce n'est pas de leur faute. »

IV

« Nous relisons sans fin *Eugène Oniégine* et les poèmes. Hier, Anfime est venu et il a apporté des cadeaux. Nous nous régalaons et nous nous cultivons. Discussions sans fin sur l'art.

« Depuis longtemps, je pense que l'art n'est pas une catégorie, un domaine qui embrasserait une infinité de notions et de phénomènes avec toutes leurs ramifications; au contraire c'est quelque chose de restreint, de concentré ; il faut entendre par là un principe fondamental, un élément de l'œuvre d'art, le nom de la force qui trouve en elle son application, de la vérité qu'elle met en œuvre. L'art ne m'a jamais semblé être un objet ou un aspect de la forme, mais plutôt un élément mystérieux et caché du contenu. Pour moi, c'est clair comme le jour, je le sens par toutes les fibres de mon être, mais comment exprimer et formuler cette pensée ?

« Les œuvres parlent de bien des façons : par les thèmes, les situations, les sujets, les héros. Mais elles parlent surtout par ce qu'elles recèlent d'art. L'art des pages de *Crime et Châtiment* bouleverse plus que le crime de Raskolnikov.

« L'art primitif, l'art égyptien, l'art grec, notre art, c'est sûrement, à travers les millénaires, une seule et même chose, l'art, toujours au singulier. C'est une certaine pensée, une certaine affirmation sur la vie, trop universelle pour qu'il soit possible de la décomposer en mots séparés; et lorsqu'un atome de cette force s'insère dans un mélange plus compliqué, cette parcelle d'art pèse plus lourd que le reste et devient l'essence, l'âme et le fondement de l'ensemble représenté. »

V

« Je suis un peu enrhumé. Je tousse et j'ai certainement un peu de fièvre. Toute la journée, j'ai comme une boule qui me monte à la gorge et me coupe le souffle à la hauteur du larynx. Je suis dans de mauvais draps. C'est l'aorte. Premiers symptômes de la maladie de cœur que j'ai héritée de ma pauvre mère. Est-ce possible ? Si tôt ? Dans ce cas, je ne ferai pas de vieux os.

« Il règne une légère odeur de fumée dans la pièce. Cela sent le repassage. Les femmes repassent, et à chaque instant elles sortent une braise du poêle mal allumé et l'introduisent dans le fer à vapeur dont le couvercle claque comme une mâchoire. Cela me rappelle quelque chose. Mais quoi donc ? Mon indisposition me fait perdre la mémoire.

« Anfime nous a apporté du savon à l'huile. Pour fêter cela, on a organisé une lessive générale, et Sachenka reste depuis deux jours sans surveillance. Il vient se nicher sous la table pendant que j'écris; il s'assied sur la traverse entre les pieds de la table, et, imitant Anfime qui lui fait faire un tour en traîneau chaque fois qu'il vient, il fait semblant de m'emporter aussi dans un traîneau.

« Lorsque je serai guéri, il faudra aller en ville lire certaines choses sur l'ethnographie et l'histoire de la région. On assure qu'il y a ici une remarquable bibliothèque municipale, qui a été montée grâce à plusieurs dons généreux. J'ai envie d'écrire. Il faut que je me dépêche. Le printemps sera là en un tournemain. Alors j'aurai autre chose à faire que de lire et écrire.

« Mon mal à la tête ne fait qu'augmenter. J'ai mal dormi. J'ai fait un de ces rêves absurdes que l'on oublie sitôt éveillé. Il m'est sorti de la tête et seule la cause de mon réveil est restée dans ma conscience : c'est une voix de femme que j'ai entendue, et à laquelle l'air faisait écho dans mon rêve. J'ai retenu ce son, et en le reproduisant dans ma mémoire, j'ai évoqué successivement toutes les femmes que je connaissais, en cherchant à retrouver parmi elles celle qui pouvait posséder cette voix de poitrine, chaude, d'une gravité paisible. Elle n'appartenait à aucune. J'ai pensé que l'extrême accoutumance que j'ai de Tonia était peut-être une barrière entre nous et

9351.

émoussait ma sensibilité à sa voix. J'ai essayé d'oublier qu'elle était ma femme et j'ai reculé son image à une distance suffisante pour faire surgir la vérité. Non ! Ce n'était tout de même pas sa voix. Ainsi, c'est resté inexpliqué.

« Au fait, à propos de rêves : on croit en général qu'on revoit en rêve ce qui a produit sur vous la plus forte impression au cours de la journée. J'ai remarqué exactement le contraire.

« Plus d'une fois, j'ai noté que c'étaient justement les choses que j'avais à peine remarquées de jour, les pensées qui n'étaient pas tout à fait claires, les paroles prononcées à la légère, auxquelles je n'avais pas fait attention, qui revenaient la nuit, revêtues de chair et de sang, et devenaient le sujet de mes songes comme pour se venger du dédain dans lequel elles avaient été tenues pendant la journée. »

VI

« Claire nuit de gel. Eclat, unité extraordinaire de tout ce qu'on voit. La terre, l'air, la lune, les étoiles sont soudés ensemble par le gel. Dans le parc, couchées en travers des allées, les ombres distinctes des arbres semblent découpées en relief et façonnées au tour. On a sans cesse l'impression que des silhouettes noires traversent interminablement la route. De grosses étoiles sont suspendues dans la forêt, entre les branches, telles des lanternes de mica bleu. Tout le ciel est parsemé de petites étoiles comme l'été les prés le sont de marguerites.

« Le soir, nous continuons à parler de Pouchkine. Nous avons lu les vers du lycéen, tous ceux du premier tome. Combien le choix du rythme est ici déterminant !

« Du temps où il écrivait en vers longs, son ambition de jeune homme ne visait pas au-delà de l'Arzamas¹. Il voulait se montrer à la hauteur de ses aînés, jeter de la poudre aux yeux de son oncle² par les allusions mythologiques, le ton pompeux, une dépravation imaginaire d'épicurien, une affectation de sagesse prématurée.

1. Arzamas (1815-1818), cercle littéraire dont les membres, les poètes Joukovski, Batiouchkov, Pouchkine et quelques autres, cherchaient à s'exprimer en une langue moins pompeuse que celle du XVIII^e siècle.

2. Vassili L'vovitch Pouchkine (1770-1830), poète épicurien.

« Mais c'est l'exemple contagieux de ses maîtres qui a fait de Faust un artiste. Les progrès de l'art se font selon la loi de l'attraction : pour faire un pas en avant, il faut commencer par suivre et par imiter ses précurseurs et par s'incliner devant eux.

« Qu'est-ce qui m'empêche de faire mon travail de médecin et d'écrire ? Je pense que ce ne sont ni les privations, ni notre vie errante, ni le sentiment d'instabilité que me donnent tous ces changements, mais bien l'esprit du temps, cet esprit d'emphase qui est maintenant si répandu : le genre « aube du futur » ; « édification d'un monde nouveau » ; « flambeaux de l'humanité ». Quand on entend ces mots on se dit d'abord : quelle imagination grandiose, quelle richesse ! Mais si l'on y regarde de près, l'emphase n'est là que par absence de talent.

« Seules sont magiques les choses communes, dès que les effleure la main du génie. C'est Pouchkine qui nous en donne la meilleure leçon. Quel hymne à la gloire du travail consciencieux, des habitudes quotidiennes. De nos jours le terme de petit-bourgeois, d'homme de la rue a pris chez nous la valeur d'un blâme. Les vers de la *Généalogie* vont au-devant de ce reproche :

Je suis bourgeois, je suis bourgeois.

« Et dans le *Voyage d'Oniéguine* :

*J'ai maintenant pour idéal
Une maîtresse de maison,
Pour tout désir un coin paisible
Et un grand pot de soupe aux choux.*

« Dans tout ce qui est russe, ce que je préfère maintenant, c'est l'esprit d'enfance d'un Pouchkine, d'un Tchékhouv, et leur insouciance pudique à l'égard de choses aussi bruyantes que les fins dernières de l'humanité ou que leur propre salut. Ils avaient eux aussi leurs idées là-dessus, mais ils n'avaient guère envie d'aborder des sujets aussi peu discrets ; ce n'était ni de leur goût ni de leur ressort. Gogol, Tolstoï, Dostoïevski se préparaient à la mort, s'inquiétaient, cherchaient le sens de la vie, tiraient des conclusions, mais eux, jusqu'à la fin, ont été absorbés par les menus soucis de leur métier d'artistes, et dans cet enchaînement de détails leur vie s'est écoulée imper-

ceptiblement, comme si elle aussi n'était qu'un détail intime et qui ne regardait personne; et maintenant, ce détail appartient à tout le monde, et, comme des pommes cueillies encore vertes, il mûrit tout seul, dans la postérité, gagnant toujours en saveur et en signification. »

VIII

« Premiers signes du printemps. C'est le dégel. L'air sent les crêpes et la vodka comme au mardi gras, lorsque le calendrier lui-même semble jouer sur les mots. Un soleil somnolent fait des petits yeux gras, la forêt somnolente regarde à travers ses aiguilles comme à travers des cils, les flaques à midi scintillent avec des reflets gras. La nature bâille, s'étire, se retourne et se rendort.

« Au chapitre VII d'*Eugène Oniéguine*, c'est le printemps; la maison seigneuriale est déserte depuis le départ d'Oniéguine; la tombe de Lenski est en bas, au pied de la colline, au bord de l'eau.

*Et le rossignol, amant du printemps,
Chante toute la nuit. Et l'égantier fleurit.*

« Pourquoi « amant »? L'épithète est naturelle, bien venue. Amant, en effet. Et puis « lioubovnik », l'amant, rime avec « chipovnik », églantier. Mais n'y a-t-il pas également une association sonore avec « Solovieï-razboïnik », le « Rossignol-Brigand » des bylines¹ ?

« Dans la légende, il s'appelle Rossignol-Brigand, fils d'Odikhmanti. Comme c'est bien dit :

*Est-ce son sifflement de rossignol ?
Est-ce son cri de bête sauvage ?
Tous les brins d'herbe se couchent sur le sol
Toutes les fleurettes bleues s'effeuillent,
Les sombres forêts s'inclinent bien bas,
Et tous les hommes qui sont là sont morts.*

1. « Rossignol-Brigand », personnage légendaire des « bylines », vieilles chansons épiques.

« Quand nous sommes arrivés à Varykino le printemps commençait. Bientôt tout a reverdi, surtout dans la Choutma, comme on appelle le ravin qui surplombe la maison des Mikoulitsyne. Le merisier, l'aulne, le coudrier... Quelques nuits plus tard, les rossignols se sont mis à chanter.

« Et de nouveau, comme si je l'écoutais pour la première fois, je remarquais avec surprise combien cette mélodie se distingue de tous les autres chants d'oiseaux, et je m'étonnais du saut que fait la nature pour atteindre à la profusion de ces roulades incomparables. Quelle variété dans la succession des phrases musicales ! Quelle intensité dans ces notes si claires et qui portent si loin ! Tourguéniev a décrit quelque part ce chant, le pipeau du sylvain, le crépitement de l'alouette. Deux motifs, surtout, se détachaient : un « tiokh, tiokh, tiokh » éclatant, avide et précipité, tantôt à trois temps, tantôt indéfiniment prolongé, auquel les taillis tout couverts de rosée, frissonnant sous la caresse, répondaient en s'ébrouant et en faisant bouffer leur feuillage. Et l'autre, fait de deux mesures bien détachées, pénétrant, suppliant, implorant, semblable à une prière ou à une exhortation : Otch-nis ! Otch-nis ! Otch-nis¹ ! »

IX

« C'est le printemps. Nous nous préparons aux travaux des champs. Ce n'est plus le moment de tenir un journal. J'avais pourtant du plaisir à prendre ces notes ! Il va falloir laisser cela jusqu'à l'hiver.

« Dernièrement, le jour même du mardi gras, en plein dégel, un paysan malade arrive chez nous en traîneau, malgré l'eau et la boue. Naturellement, je refuse de le recevoir : « Ne m'en veuille pas, mon vieux, j'ai cessé de m'occuper de tout ça ; je n'ai ni les médicaments qu'il faut, ni l'installation nécessaire. » Mais pensez-vous ! On n'en est pas quitte à si bon compte : « Aide-moi. J'ai la peau qui s'en va. Par pitié. Je suis malade. »

« Que faire ? Je n'ai pas un cœur de pierre. Je me décide à le recevoir : « Déshabille-toi ! » Je l'examine : « C'est un

1. Eveille-toi !

lupus. » Je m'occupe de lui, tout en coulant un regard en biais du côté de la fenêtre sur la bouteille de phénol. Juste ciel ! Il ne faut pas me demander comment j'ai obtenu ça et d'autres choses indispensables. Tout cela, c'est grâce à Samdéviatov. Je regarde par la fenêtre : un autre traîneau entre dans la cour. « Ça m'a tout l'air d'être un nouveau malade », pensé-je tout d'abord. Pas du tout : c'est mon frère Evgraf qui nous tombe du ciel. Pendant un moment toute la maisonnée se l'arrache : Tonia, Chourotchka, Alexandre Alexandrovitch. Puis, je me libère et je me joins à eux. C'est alors une pluie de questions : « Comment es-tu ici ? D'où viens-tu ? » A son habitude, il reste évasif, pas une seule réponse directe, mais des sourires, des mystères, des énigmes.

« Il a été notre hôte pendant près de deux semaines. Il s'absentait fréquemment pour aller à Iouriatine. Un beau jour, il a disparu comme par enchantement. L'ai pu remarquer, entre temps, qu'il était encore plus influent que Samdéviatov, mais que son activité et ses relations étaient encore moins explicables. D'où vient-il ? D'où tient-il sa puissance ? Que fait-il au juste ? Avant de disparaître, il nous a promis de nous rendre la vie plus facile : Tonia aura du temps libre pour élever Choura, et moi pour m'occuper de médecine et de littérature. Nous avons cherché à savoir comment il comptait s'y prendre pour nous aider. De nouveau, silence et sourires. Mais il ne nous a pas trompés. Certaines choses nous font sentir que nos conditions de vie vont effectivement changer.

« Que tout cela est étonnant ! C'est mon demi-frère. Il porte le même nom que moi. Mais, à vrai dire, il n'est personne que je connaisse moins que lui.

« C'est la deuxième fois qu'il fait irruption dans ma vie comme un bon génie, un sauveur qui résout toutes mes difficultés. Peut-être faut-il que parmi tous les personnages qui figurent dans une vie, il se trouve une force inconnue, un être presque symbolique qui vient à votre secours sans qu'on l'appelle; peut-être que ce rôle caché, bienfaisant, est joué dans ma vie par mon frère Evgraf ? »

Ici prenaient fin les notes de Iouri Andréiévitich. Il ne leur donna jamais de suite.

santé, venaient endimanchés; ils pénétraient dans la salle timidement, l'air confus, comme dans une église, et leur entrée était toujours trop bruyante, non parce qu'ils ignoraient les usages, mais parce qu'ils désiraient être tout à fait silencieux et qu'ils ne savaient pas mettre leurs pas et leurs voix robustes au diapason voulu.

En face des fenêtres, il y avait une niche où, sur une estrade séparée du reste de la salle par une sorte de chaire, les employés de la salle de lecture — le bibliothécaire en chef et ses deux assistants — vauquaient à leurs fonctions. L'une d'elles portait un châle de laine; elle était renfrognée et passait son temps à ôter son lorgnon et à le jucher de nouveau sur son nez, apparemment au gré de son humeur changeante plutôt que pour obéir à un besoin. L'autre, vêtue d'une blouse de soie noire, avait sans doute une maladie de poitrine, car elle parlait et respirait dans son mouchoir qu'elle gardait presque toujours contre sa bouche ou son nez.

Comme la moitié des lecteurs, les employés de la bibliothèque avaient eux aussi le visage bouffi, allongé, enflé, la peau flasque, pendante, le teint terreux, couleur de concombre et de vert-de-gris. Ils remplissaient à tour de rôle les mêmes tâches : ils expliquaient à voix basse aux nouveaux lecteurs le règlement de la bibliothèque, déchiffraient les bulletins de demande, distribuaient et reprenaient les livres. Entre temps, ils s'appliquaient à dresser quelque bilan annuel.

Par une étrange association d'idées entre la ville réelle au-delà des fenêtres et cette ville fictive qu'était la salle, par suite aussi de la vague parenté suggérée par tant de visages bouffis, livides, goitreux, Iouri Andréievitch évoqua le souvenir de l'aiguilleuse en colère, qu'il avait vue sur la voie le matin de son arrivée à Iouriatine, il se souvint du panorama, avec la ville dans le lointain, et des explications que lui avait données Samdéviatov, assis à ses côtés sur le plancher du wagon. Et ces explications qui lui avaient été données loin de la ville, il aurait voulu les rapprocher de ce qu'il voyait maintenant de près, au cœur même du tableau. Mais il ne se rappelait plus les indications de Samdéviatov, et le rapprochement ne donnait rien.

XI

Iouri Andréiévitich était assis au bout de la salle, tout entouré de livres. Il avait devant lui des revues statistiques locales et quelques travaux ethnographiques sur la région. Il avait également demandé deux études sur l'histoire de Pougatchev¹, mais la bibliothécaire en blouse de soie lui avait fait remarquer à voix basse, à travers son mouchoir, qu'on ne pouvait prêter autant de livres à la fois à une même personne, et que pour recevoir les ouvrages qui l'intéressaient, il devait rendre une partie de ce qu'il avait emprunté.

Il se mit alors à feuilleter ce qu'il avait devant lui en redoublant de hâte et d'attention, pour pouvoir mettre à part ce qui l'intéressait, et échanger le reste contre les ouvrages historiques qu'il désirait. Il parcourait rapidement la table des matières de chaque recueil, les yeux fixés devant lui, sans se laisser distraire par la foule de la salle. Celle-ci ne le gênait pas. Il avait bien observé ses voisins et, sans avoir à lever les yeux de son livre, il les voyait mentalement à sa droite et à sa gauche, convaincu que jusqu'à son départ, ils ne se déplaceraient pas plus que les églises et les édifices qui apparaissaient à la fenêtre.

Mais le soleil, lui, ne restait pas immobile : pendant ces quelques heures, il n'avait cessé de se déplacer et avait dépassé le coin est de la bibliothèque. Il frappait maintenant les fenêtres qui donnaient au sud, aveuglant ceux qui étaient assis auprès d'elles, et les empêchant de lire.

La bibliothécaire enrhumée descendit de son poste et se dirigea vers les fenêtres. Celles-ci étaient garnies de rideaux blancs plissés et bouillonnés, qui tamisaient agréablement la lumière. Elle les abaissa sur toutes les fenêtres, sauf sur la dernière, qui était à l'ombre. Là elle tira un cordon pour ouvrir le vasistas à bascule, et éternua.

Quand elle eut éternué pour la dixième ou la douzième fois, Iouri Andréiévitich devina que c'était la belle-sœur de Mikoulitsyne, une de ces sœurs Tountsov dont Samdéviatov

1. Pougatchev (Emelian Ivanovitch, env. 1742-1775), cosaque du Don qui, de 1773 à 1775, souleva les cosaques de l'Oural et les paysans de la majorité des territoires du sud-est de la Russie d'Europe. Il fut exécuté à Moscou le 10 janvier 1775.

lui avait parlé. Comme tous les autres lecteurs, Iouri Andréievitch avait levé la tête et regardait de son côté.

Alors il remarqua que quelque chose avait changé dans la salle. A l'autre bout, il y avait une lectrice de plus. Iouri Andréievitch reconnut aussitôt Larissa Fiodorovna Antipova. Elle tournait le dos au docteur, et causait à voix basse avec la bibliothécaire enrhumée qui se penchait vers Larissa Fiodorovna et lui chuchotait quelque chose. Cette conversation avait certainement une influence bienfaisante sur la bibliothécaire. En un clin d'œil, elle fut guérie non seulement de son triste rhume, mais de son inquiétude nerveuse. Lançant à Antipova un regard attendri et reconnaissant, elle ôta le mouchoir qu'elle avait tenu tout le temps pressé contre ses lèvres, l'enfonça dans sa poche et regagna sa place derrière le pupitre, heureuse, sûre d'elle et souriante.

Cette scène insignifiante et touchante avait été remarquée. De nombreux lecteurs regardaient Antipova avec sympathie et souriaient aussi. A ces signes imperceptibles, Iouri Andréievitch put juger combien elle était connue et aimée dans la ville.

XII

Le premier mouvement de Iouri Andréievitch fut de se lever et de s'approcher d'elle. Mais il fut retenu par un sentiment de gêne et de contrainte qui était étranger à sa nature, mais qu'il éprouvait toujours devant elle. Il décida qu'il ne fallait pas la déranger, ni interrompre son propre travail. Pour résister à la tentation de regarder de son côté, il plaça sa chaise de biais, de manière à presque tourner le dos aux autres lecteurs, et il se plongeait dans son travail, avec un livre devant lui, et un autre ouvert sur les genoux.

Cependant, ses pensées tourbillonnaient à cent lieues de là; il comprit soudain que cette voix qu'il avait entendue en rêve, une nuit d'hiver à Varykino, était celle d'Antipova. Cette découverte le frappa et, au risque d'attirer l'attention de ses voisins, il replaça brusquement sa chaise dans sa première position, de façon à voir Antipova, et il la regarda. Il la voyait de trois quarts, presque tout à fait de dos. Elle portait une blouse à carreaux de couleur claire, serrée à la taille par une ceinture, et elle lisait avec passion, comme les

enfants, dans un total oubli de soi-même, la tête légèrement penchée vers l'épaule droite. Parfois elle réfléchissait en regardant au plafond, ou bien, clignant les yeux, elle les fixait droit devant elle, puis elle s'accoudait à nouveau, appuyait la tête contre sa main et, d'un mouvement large et rapide, relevait au crayon quelques citations sur un cahier.

Iouri Andréiévitich vérifiait la justesse des observations qu'il avait faites jadis, à Méliouzéiev : « Elle ne tient pas à plaire, pensait-il, à être belle, séduisante. Elle méprise cet aspect de la nature féminine et on dirait qu'elle veut se punir d'être si belle. Et cette hostilité hautaine envers soi-même la rend dix fois plus irrésistible.

« Comme tout ce qu'elle fait est beau ! Elle lit, comme si la lecture n'était pas une activité supérieure de l'homme, mais quelque chose de très simple, d'animal presque. Elle lit comme elle pourrait porter de l'eau ou éplucher des pommes de terre. »

Ces réflexions rassurèrent le docteur. Une paix rarement éprouvée descendit dans son âme. Ses pensées cessèrent de se disperser. Malgré lui, il sourit. La présence d'Antipova avait produit sur lui le même effet que sur la bibliothécaire nerveuse.

Sans plus se soucier de la position de sa chaise, cessant de craindre d'être gêné ou distrait, il travailla une heure ou une heure et demie avec encore plus d'acharnement et de concentration qu'avant l'arrivée d'Antipova. Il dépouilla la montagne de livres qui s'élevait devant lui, mit de côté l'essentiel et réussit même à avaler au passage deux articles importants. Il décida alors d'en rester là, et il rassembla les livres pour les rendre. Toutes les pensées importunes qui étaient venues le troubler l'avaient quitté. Sans arrière-pensées, la conscience tranquille, il jugea qu'ayant bien travaillé, il avait maintenant le droit de retrouver une ancienne amie, et qu'il pouvait en toute conscience s'accorder cette joie. Mais lorsqu'il se leva et qu'il parcourut la salle du regard, Antipova n'y était plus.

Sur le pupitre où le docteur posa ses livres et ses brochures, on n'avait pas encore rangé les ouvrages rendus par Antipova. C'étaient des manuels de marxisme. Sans doute préparait-elle toute seule les cours de formation politique pour reprendre son métier d'institutrice.

Larissa Fiodorovna avait glissé ses fiches de demande dans les brochures. Les bulletins dépassaient. Ils portaient son

adresse, qui se lisait facilement. Iouri Andréievitch la releva, s'étonnant de son libellé bizarre : « Rue des Marchands, en face de la maison aux statues. »

Iouri Andréievitch se renseigna sur-le-champ et apprit que l'expression « la maison aux statues » était tout aussi courante à Iouriatine qu'à Moscou la désignation des quartiers par le nom de l'église paroissiale, ou encore à Pétersbourg la locution « aux cinq coins ».

On appelait ainsi une maison gris d'acier, ornée de cariatides et de muses portant des tambours, des lyres et des masques. Elle servait de théâtre privé au marchand qui l'avait fait bâtir au siècle dernier. Les héritiers l'avaient vendue au Conseil des marchands, d'où le nom de la rue. « La maison aux statues » servait de point de repère à tout le quartier. Maintenant, le Comité urbain du parti y avait installé son siège, et le mur de son soubassement, coupé de biais par la pente de la rue, où l'on collait jadis des affiches de théâtre et de cirque, servait aujourd'hui de tableau d'affichage aux décrets et aux arrêtés du gouvernement.

XIII

C'était un jour froid et venteux du début de mai. Après quelques courses en ville, Iouri Andréievitch passa à la bibliothèque, puis, brusquement, il changea d'idée et partit à la recherche d'Antipova.

Le vent soulevait des nuages de sable et de poussière qui lui barraient la route et l'obligeaient sans cesse à s'arrêter. Le docteur se retournait, fermait à demi les yeux, baissait la tête en attendant la fin de la bourrasque, puis il repartait.

Antipova habitait à l'angle de la rue des Marchands et de la rue Novosvalotchny, en face de la maison aux statues, cette maison d'un gris sombre tirant sur le bleu, que le docteur voyait alors pour la première fois. Elle répondait bien à son nom et produisait une impression étrange, inquiétante.

Tout l'étage supérieur était ceint de cariatides, une fois et demie plus grandes que nature. Entre deux rafales de vent qui lui avaient caché la façade, le docteur crut un instant que toutes les femmes de la maison étaient sorties sur le balcon et, penchées par-dessus la balustrade, regardaient

ce passant et la rue des Marchands qui s'étirait à leurs pieds.

On pouvait aller chez Antipova de deux façons : par la porte cochère qui donnait sur la rue des Marchands, et par la cour, quand on venait de la rue Novosvalotchny. Ignorant l'existence de la première entrée, Iouri Andréiévitich choisit la seconde.

Comme il pénétrait sous le porche, le vent souleva vers le ciel un tourbillon de terre et de poussière qui lui dissimula la cour. Des poules, poursuivies par un coq, lui filèrent entre les jambes en gloussant, et coururent se cacher derrière cet écran de poussière noire.

Lorsque le nuage se dissipa, le docteur aperçut Antipova près du puits. Quand le tourbillon l'avait surprise, ses deux seaux étaient pleins et la palanche posée sur son épaule gauche. Pour protéger ses cheveux de la poussière, elle s'était coiffée à la hâte d'un mouchoir, le nœud sur le front. Elle serrait entre ses genoux le bas de sa pèlerine que le vent gonflait. Elle allait rentrer avec ses seaux d'eau quand une nouvelle rafale la décoiffa, défit ses cheveux et emporta le mouchoir au bout de la palissade, parmi les poules qui gloussaient toujours.

Iouri Andréiévitich courut chercher le fichu, le ramassa et le rapporta près du puits à Antipova interdite. Toujours aussi naturelle, elle ne poussa pas une exclamation pour traduire sa surprise. Elle dit seulement :

— Jivago !

— Larissa Fiodorovna !

— Quel est ce miracle ? Comment se fait-il ?

— Posez les seaux par terre. Je vais vous les porter.

— Non. Je ne m'arrête jamais à mi-chemin, je n'abandonne jamais ce que j'ai commencé. Si c'est moi que vous venez voir, entrons.

— Et qui viendrais-je donc voir ?

— Sait-on jamais, avec vous ?

— Permettez-moi tout de même de mettre cette palanche sur mon épaule. Je ne peux pas rester les mains vides et vous voir travailler.

— Quel travail ! Non, je ne vous la donnerai pas. Vous inonderiez l'escalier. Dites-moi plutôt quel bon vent vous amène. Depuis plus d'un an que vous êtes ici, vous n'avez pas trouvé un moment pour venir !

— Comment le savez-vous ?

— On finit par tout savoir. D'ailleurs, je vous ai vu à la bibliothèque.

— Pourquoi donc ne m'avez-vous pas fait signe ?

— Vous ne me ferez pas croire que vous ne m'aviez pas vue.

Lara, chancelant un peu sous le poids de ses deux seaux qui se balançaient lourdement, fit passer le docteur sous une voûte basse. C'était l'entrée de service du rez-de-chaussée. A cet endroit, elle ploya vivement les genoux, posa les seaux sur le sol en terre battue, fit glisser la palanche de son épaule, se redressa et s'essuya les mains à un minuscule mouchoir.

— Allons, je vais vous conduire par l'intérieur à la grande entrée. Il y fait plus clair. Vous m'attendrez là. Pendant ce temps, j'irai porter l'eau par l'escalier de service, je mettrai un peu d'ordre en haut et je ferai un brin de toilette. Vous voyez notre escalier : des marches de fonte ajourées. D'en haut, on voit à travers. C'est une vieille maison. Elle a été légèrement ébranlée quand on s'est battu par ici. C'est que nous avons été bombardés. Vous voyez, les pierres sont disjointes. Il y a des trous entre les briques. Voilà, c'est dans ce trou que Katenka et moi nous cachons la clé de l'appartement en posant une brique dessus lorsque nous sortons. Souvenez-vous-en, vous pourriez venir un jour et ne pas me trouver. Dans ce cas, je vous en prie, ouvrez, entrez, faites comme chez vous en attendant mon retour. Tenez, voici justement la clé. Mais je n'en ai pas besoin, j'entrerai par derrière. Le seul ennui ici, ce sont les rats. Il y en a des myriades, on n'arrive pas à s'en débarrasser, ils vous marchent sur la tête. La construction est vétuste, les murs délabrés, avec des fentes partout. Quand je peux, je les bouche, je leur fais la guerre. Cela ne sert pas à grand-chose. Vous devriez venir m'aider un jour. Nous pourrions reboucher les trous du plancher et des plinthes, voulez-vous ? Bon, restez sur le palier, pensez à quelque chose en attendant. Je ne vous ferai pas languir longtemps, je vous appelle tout de suite.

Iouri Andréiévitich parcourait du regard les murs décrépités et les plaques de fonte de l'escalier. « Dans la salle de lecture, pensait-il, je comparais sa manière de s'absorber dans sa lecture à l'ardeur et à la longueur que l'on mettrait à faire un véritable labeur physique. Ici c'est l'inverse : elle porte de l'eau comme elle lirait, sans peine, avec facilité. Cette aisance, on la sent dans tout ce qu'elle fait. On dirait qu'elle

a pris son élan une fois pour toutes, quand elle était enfant, et que, sur sa lancée, elle continue à tout faire avec facilité, légèreté, comme si tout allait de soi. Cette harmonie se retrouve aussi dans la courbe de son dos, lorsqu'elle se penche, dans le sourire qui écarte ses lèvres et arrondit son menton, dans ses paroles, dans ses pensées.

« Jivago ! » entendit-il. Elle l'appelait du seuil de l'appartement, au dernier étage. Le docteur monta.

XIV

— Donnez-moi la main, et suivez-moi docilement. Nous allons traverser deux pièces sombres, encombrées jusqu'au plafond. Vous pourriez vous cogner et vous faire mal.

— C'est vrai, on dirait un labyrinthe. Je ne m'y serais pas retrouvé. Comment se fait-il ? L'appartement est en réparation ?

— Oh non, pas du tout, vous n'y êtes pas. Ce n'est pas mon appartement. Je ne sais même pas à qui il appartient. Nous avions le nôtre, l'administration nous logeait au lycée. Lorsqu'il a été occupé par le bureau du logement du Conseil municipal de Iouriatine, on nous a installés, ma fille et moi, dans un coin de cet appartement inoccupé. Les propriétaires avaient laissé leurs meubles. Beaucoup de meubles. Je n'ai pas besoin de ce qui ne m'appartient pas. J'ai groupé leurs affaires dans ces deux pièces dont j'ai blanchi les vitres. Ne lâchez pas ma main, vous allez vous perdre. Oui, comme ça. A droite. Nous voilà sortis de cette jungle. Voici ma porte. On va y voir tout de suite plus clair. Attention à la marche.

Iouri Andréiévitich entra dans la chambre avec son guide. La fenêtre était en face de la porte. Le paysage qu'elle découvrait surprit le docteur : elle donnait sur la cour, sur l'arrière des bâtiments voisins et sur des terrains municipaux, au bord de la rivière. On y voyait paître des brebis et des chèvres qui balayaient la poussière de leurs longs poils, comme avec des pans de pelisses déboutonnées. Face à la fenêtre, sur deux poteaux, se dressait un panneau que le docteur connaissait bien : « Moreau et Vetchinkine. Semeuses. Battenses. »

A la vue du panneau, il se souvint de son arrivée dans l'Ou-

ral avec sa famille, et ce fut la première chose qu'il raconta à Lara. Il avait oublié que la rumeur publique identifiait Strelnikov à son mari, et, sans réfléchir, il lui décrivit sa rencontre dans le wagon avec le commissaire. Cette partie du récit produisit sur elle une impression singulière. Elle s'enquit avec vivacité :

— C'est bien Strelnikov que vous avez vu ? Pour l'instant, je ne vous en dirai pas plus. Mais quelle coïncidence ! Le destin, dirait-on, avait prévu que vous deviez vous rencontrer. Un jour je vous expliquerai tout ça : vous n'en reviendrez pas. Si j'ai bien compris, il vous a fait une impression plutôt favorable.

— Oui, si on veut. Pourtant il aurait dû me rebuter. Nous avons traversé des régions éprouvées par ses ravages et ses exécutions arbitraires. Je m'attendais à rencontrer un soudard-justicier ou un tueur maniaque de la révolution, et je n'ai trouvé ni l'un ni l'autre. Il est toujours bon de voir quelqu'un tromper votre attente et différer de l'idée que vous vous faisiez de lui. L'appartenance à un type, c'est la mort de l'homme, sa condamnation. Si l'on ne peut le faire entrer dans aucune catégorie, s'il n'est pas représentatif, il possède déjà la moitié de ce qu'on est en droit d'exiger de lui : il s'est affranchi de lui-même, il détient une parcelle d'immortalité.

— On dit qu'il n'est pas du parti.

— Oui, il me semble. Qu'est-ce qui dispose en sa faveur ? C'est son destin tragique. Je pense qu'il finira mal. Il expiera le mal qu'il a causé. Les tyrans de la révolution sont terribles non parce qu'ils sont des malfaiteurs, mais parce qu'ils sont des mécanismes livrés à eux-mêmes, des locomotives sorties des rails. Strelnikov est aussi fou qu'eux, mais ce ne sont pas les bouquins qui l'ont rendu fou, ce sont les souffrances, et les épreuves qu'il a subies. Je ne connais pas son secret, mais je suis sûr qu'il en a un. Son alliance avec les bolcheviks est un hasard. Tant qu'ils auront besoin de lui, ils le toléreront, ils feront route ensemble. Mais dès que la nécessité s'en fera sentir, ils le laisseront tomber sans pitié et le piétineront, comme ils l'ont déjà fait avec beaucoup de militaires de carrière.

— Vous croyez ?

— Absolument.

— Mais n'y a-t-il pas de salut pour lui ? La fuite, par exemple ?

— Où fuir, Larissa Fiodorovna ? Ça se faisait autrefois, sous les tsars. Essayez donc, maintenant.

— Dommage ! Votre récit me l'a rendu sympathique. Quant à vous, vous avez changé. Autrefois, vous jugiez la révolution sans irritation, avec moins de dureté.

— Oui, mais voilà, Larissa Fiodorovna, il y a une limite à tout. Depuis le temps, ils auraient pu arriver à quelque chose. Mais on s'aperçoit que les promoteurs de la révolution n'aiment que le tohu-bohu et les chambardements ; c'est là seulement qu'ils sont dans leur élément. Pour leur faire plaisir, il leur faut quelque chose à l'échelle du globe. L'édification de mondes nouveaux, les périodes de transition sont pour eux des fins en soi. C'est tout ce qu'ils ont appris, c'est tout ce qu'ils savent faire. Et savez-vous pourquoi ils s'agitent vainement dans ces éternels préparatifs ? Parce qu'ils manquent de capacités réelles, qu'ils n'ont pas de talent. L'homme est né pour vivre et non pour se préparer à vivre. Et la vie elle-même, le phénomène de la vie, le don de la vie, quoi de plus sérieux, de plus enivrant ? A quoi bon alors lui substituer cette pué- rile arlequinade de fictions indigentes, ces fugues de collégiens en Amérique, comme dans Tchékov. Mais c'est assez. A mon tour de poser des questions. Notre train approchait de la ville le matin où elle est passée aux Rouges. C'était un joli pétrin, n'est-ce pas ?

— Je pense bien ! Partout des incendies. Nous-mêmes nous avons failli griller. Je vous ai dit combien la maison avait été secouée. Il y a encore dans la cour, près du portail, un obus qui n'a pas explosé. Et le pillage, les bombardements, toutes ces atrocités... Comme chaque fois qu'on change de maître. Cette fois-là, nous savions à quoi nous en tenir, nous avions l'habitude. Ce n'était pas la première fois. Et du temps des Blancs, alors, que ne se passait-il pas ! Les assassinats au coin des rues par vengeance personnelle, le chantage, la bacchanale ! Ah ! mais je ne vous ai pas dit le plus beau : notre Galiouline, figurez-vous que c'était un gros bonnet chez les Tchèques, gouverneur général, ou quelque chose d'appré- chant.

— Oui. Je sais. Je l'ai entendu dire. Vous vous êtes vus ?

— Oui, très souvent. J'en ai sauvé des vies grâce à lui ! J'en ai caché des gens ! Il faut lui rendre cette justice qu'il

s'est conduit de façon irréprochable, en chevalier; ça changeait du menu fretin, capitaines de cosaques, sous-officiers de police et compagnie. Mais à ce moment-là, à vrai dire, c'étaient eux qui donnaient le ton, et non les honnêtes gens. Galicouline m'a beaucoup aidée, et je lui en sais gré. C'est que nous sommes de vieilles connaissances. Quand j'étais petite, j'allais souvent dans la cour où il a grandi. Il y avait des cheminots qui habitaient dans la maison. J'ai vu de près, alors, le travail et la pauvreté. C'est pourquoi mon attitude à l'égard de la révolution est différente de la vôtre. Elle m'est plus proche. Bien des choses en elle me sont chères.

« Et tout d'un coup, ce petit garçon, ce fils de concierge est bombardé colonel, ou même général chez les Blancs. — Je ne suis pas d'un milieu militaire, je m'y retrouve mal dans les grades. Mon métier, c'est d'enseigner l'histoire. — Oui, Jivago, c'est ainsi : j'ai aidé beaucoup de gens. J'allais le voir, nous parlions de vous. C'est que j'ai des relations et des protections dans tous les gouvernements, des pertes et des chagrins sous tous les régimes. Car c'est seulement dans la mauvaise littérature que les vivants sont divisés en deux camps et n'ont aucun point de contact. Dans la réalité, tout est tellement entremêlé! Il faut être d'une irrémédiable nullité pour ne jouer qu'un seul rôle dans la vie, pour n'occuper qu'une seule et même place dans la société, pour signifier toujours la même chose! — Tiens ! Comment se fait-il ? Tu es ici, toi ? »

Une fillette d'une huitaine d'années, aux petites nattes fines, était entrée. La fente étroite de ses yeux écartés lui donnait un air espiègle et rusé. Lorsqu'elle riait, elle les levait légèrement. Avant d'entrer, elle avait deviné que sa mère avait une visite, mais une fois sur le seuil, elle jugea bon de jouer la surprise, fit la révérence, et, sans ciller, elle fixa le docteur de son regard intrépide d'enfant qui a grandi dans la solitude et a appris à réfléchir de bonne heure.

— Ma fille, Katenka.

— Vous m'aviez montré des photos à Mélicouzéiev. Comme elle a grandi, comme elle a changé !

— Tu es donc revenue ? Et moi qui pensais que tu te promenais. Je ne t'ai pas entendue rentrer.

— Je vais prendre la clé dans la cachette et qu'est-ce que je vois ? Un rat, gros comme ça ! J'ai poussé un cri et je me suis sauvée. J'ai cru mourir de peur.

le reste sont autant de témoignages indirects de sa secrète sollicitude à notre égard. C'est égal, vous n'arriverez pas à me faire comprendre cela : être là, à côté, et résister à la tentation de nous voir ! Il y a là quelque chose que je ne comprendrai jamais. Ces choses-là me dépassent. Ce n'est pas la vie, c'est une espèce de vertu romaine, un des mystères de notre époque. Mais, vous voyez, je tombe sous votre influence, je me mets à votre diapason. Je ne voudrais pas qu'il en soit ainsi. Vous et moi, nous ne sommes pas du même bord. Il y a bien quelque chose d'insaisissable, de gratuit, que nous comprenons de la même manière. Seulement, pour les choses vraiment importantes, pour la philosophie de la vie, mieux vaut que nous restions sur nos positions. Revenons à Strelnikov.

« Actuellement, il est en Sibérie. Vous aviez raison : moi aussi j'ai entendu dire qu'on était mécontent de lui, et cela me glace le cœur. Il est à la pointe de notre avance, en train de battre à plate couture son ami d'enfance et ancien camarade de combat, ce pauvre Galiouline, qui sait très bien qui est Strelnikov et que je suis sa femme, mais qui, par une délicatesse inestimable, ne me l'a jamais laissé sentir, bien que le seul nom de son adversaire le fasse fulminer et sortir de ses gonds. Oui, il est donc en Sibérie, maintenant.

« Mais quand il était ici (et il est resté longtemps, et toujours dans le wagon où vous l'avez vu) je souhaitais tout le temps le rencontrer, par hasard. Quelquefois, il se rendait à l'état-major, dans le local occupé auparavant par le commandement militaire du Komoutch (ce sont les troupes de l'Assemblée constituante). Par un étrange caprice du sort, l'état-major se trouvait dans le pavillon où Galiouline me recevait jadis lorsque j'allais intercéder auprès de lui pour d'autres personnes. Par exemple, à propos d'une histoire qui avait fait beaucoup de bruit : les cadets de l'École militaire s'étaient mis à guetter les professeurs qui ne leur plaisaient pas pour les fusiller sous prétexte qu'ils étaient dévoués au bolchevisme. Ou encore quand on a commencé à persécuter et à massacrer les Juifs. Oui, à propos. Quand on habite la ville, comme nous, et qu'on a une profession libérale, une bonne moitié des gens qu'on fréquente est composée de Juifs. Eh bien, dans ces périodes de pogroms, dès que commencent ces atrocités, ces ignominies, on est accablé par l'indignation, la honte et la pitié et en même temps on ne peut se défaire

Plus de deux mois s'étaient écoulés depuis le jour où il n'était pas revenu de la ville le soir même. Il était resté chez Larissa Fiodorovna. Il avait dit ensuite chez lui que ses affaires l'avaient retenu à Iouriatine et qu'il avait couché à l'auberge de Samdéviatov. Depuis longtemps, Antipova et lui se tutoyaient; il l'appelait Lara, mais elle continuait de lui dire « Jivago ». Iouri Andréiévitich trompait Tonia et lui cachait des choses de plus en plus graves, impardonnables. C'était la première fois que cela lui arrivait.

Il aimait sa femme jusqu'à l'adoration. Il n'avait rien de plus cher que le calme de Tonia, sa sérénité. Il était prêt à défendre son honneur de toutes ses forces, mieux que son père ou qu'elle-même. Si quelqu'un l'eût blessée dans sa fierté, il aurait déchiré l'offenseur de ses propres mains. Or l'offenseur, c'était lui.

Chez lui, dans le cercle de famille, il avait le sentiment d'être un criminel impuni. Ses proches ignoraient tout, lui témoignaient la même tendresse, et c'était ce qui le tuait.

Dans le feu de la conversation, il se rappelait soudain sa faute, son sang se glaçait, il n'entendait, il ne comprenait plus rien.

Si cela lui arrivait à table, le morceau avalé lui restait en travers de la gorge, il repoussait sa cuiller, éloignait son assiette. Les larmes l'étouffaient. « Qu'as-tu donc ? » demandait Tonia, intriguée. « Tu as sans doute appris une mauvaise nouvelle en ville ? Une arrestation ? Une exécution ? Parle. N'aie pas peur de me faire de la peine. Cela te soulagera. »

Avait-il trahi Tonia, lui avait-il préféré une autre femme ? Non, il n'avait pas fait de choix, ni de comparaison. Les idées d'« amour libre », des mots comme « les droits et les exigences du sentiment » lui étaient étrangers. Parler de ces choses, y penser lui semblait vil. Dans sa vie il n'avait pas cueilli « les fleurs du plaisir », il ne s'était considéré ni comme un demi-dieu ni comme un surhomme, il n'avait pas réclamé de privilèges ni d'avantages particuliers. Il était accablé sous le poids de la mauvaise conscience.

Qu'allait-il se passer maintenant ? Il se posait parfois cette question, n'y trouvait pas de réponse, et se prenait à espérer quelque chose d'impossible, l'intervention de circonstances imprévisibles qui viendraient tout résoudre.

Ce n'était pas le cas en ce moment. Il avait décidé de

trancher dans le vif. Il revenait chez lui avec une décision toute prête : tout avouer à Tonia, implorer son pardon et ne plus voir Lara.

A vrai dire, tout n'était pas aussi net. Un point, semblait-il, restait encore obscur : allait-il rompre avec Lara pour toujours, pour l'éternité ? Le matin même, il lui avait bien déclaré son intention de tout avouer à Tonia, il lui avait dit qu'ils ne pourraient plus se revoir ; mais maintenant, il avait le sentiment de lui avoir parlé avec trop de mollesse, et pas assez de décision.

Larissa Fiodorovna ne tenait pas à infliger des scènes pénibles à Iouri Andréiévitich. Elle comprenait qu'il souffrait déjà suffisamment. Elle s'efforça de garder tout son calme en l'écoutant parler. Leur explication avait eu lieu dans une pièce vide donnant sur la rue des Marchands, dans ce coin de l'appartement où Lara ne vivait pas. Des larmes dont elle n'était pas consciente coulaient le long des joues de Lara, comme l'eau de la pluie qui glissait au même moment sur le visage des statues de pierre de la maison d'en face. Avec sincérité, sans fausse grandeur d'âme, elle répétait doucement : « Fais pour le mieux, comme si je n'existais pas. J'aurai assez de force. » Et ne sachant pas qu'elle pleurait, elle n'essuyait pas ses larmes.

A la pensée que Larissa Fiodorovna avait pu mal le comprendre et qu'il était parti en lui laissant de fausses espérances, il était prêt à tourner bride et à revenir au galop vers la ville pour lui dire tout ce qui restait à dire, et surtout pour lui faire des adieux plus ardents, plus tendres, plus conformes à ce que devait être une séparation définitive, éternelle. Non sans peine, il se domina et poursuivit son chemin.

Au fur et à mesure que le soleil baissait, la forêt s'emplissait de fraîcheur et d'obscurité. Il y sentit l'odeur de feuilles humides qu'ont les balais de branchages imbibés de vapeur d'eau à l'entrée des bains. Comme des flotteurs à la surface de l'eau, planaient, immobiles, de larges essaims de moustiques qui gémissaient à l'unisson, sur une note grêle. La main de Jivago en écrasait un grand nombre sur son front et son cou trempés de sueur ; à ses claques sonores répondaient tous les bruits de la chevauchée : le crissement des courroies contre la selle, le choc pesant des sabots s'arrachant à la boue avec des clappements humides, et les salves de détonations sèches que laissaient échapper les entrailles du

cheval. Tout à coup, au loin, là où le couchant s'éternisait, s'éleva le chant du rossignol :

« Otch-nis ! Otch-nis¹ ! » Cet appel persuasif ressemblait presque à celui de la liturgie pascale : « Mon âme, ô mon âme ! Eveille-toi, pourquoi restes-tu endormie ? »

Soudain une pensée très simple l'illumina : à quoi bon se presser ? Il ne manquerait pas à la parole qu'il s'était donnée à lui-même. La confession aurait lieu. Seulement, fallait-il absolument que ce fût aujourd'hui ? Il n'avait encore rien dit à Tonia. Il était encore temps de remettre l'explication à plus tard. D'ici là, il retournerait encore une fois à la ville. Ils auraient un dernier entretien, ils se diraient tout. La profondeur et la tendresse de leurs paroles compenseraient toutes leurs souffrances. Comme c'était beau ! Merveilleux ! Que n'y avait-il pensé plus tôt !

Quand il eut admis l'idée de la voir encore une fois, il se sentit fou de joie. Son cœur battit précipitamment. En imagination il se mit à vivre cette nouvelle entrevue.

Les maisons de rondins, les trottoirs de bois des abords endormis de la ville. Il va chez elle. Bientôt, dans la rue Novosvalotchny, les terrains vagues et les maisons en bois vont disparaître, on verra les premières bâtisses de pierre. Les masures des faubourgs défilent en un éclair, comme les pages d'un livre qu'on feuillette rapidement, non de l'index qui les retourne une à une, mais du pouce passé sur la tranche, qui les fait claquer avec un bruit sec. L'émotion lui coupe le souffle. Voilà, c'est là qu'elle habite, au bout de la rue. Sous la blanche embellie d'un ciel de pluie qui s'est éclairci à la tombée du jour. Comme il les aime, ces maisonnettes qu'il connaît si bien, au bord du chemin qui conduit chez elle ! Il voudrait les soulever, les prendre dans ses bras et les couvrir de baisers. Ces mansardes à une seule lucarne enfoncées comme des bonnets au milieu des toits ! Et dans les flaques, les reflets, rouges comme des baies, des lumières et des veilleuses ! Là, sous cette bande blanche du ciel pluvieux de la rue ! C'est là qu'une fois encore il recevra en présent des mains du Créateur cette blanche merveille, cette œuvre de Dieu. Une silhouette enveloppée d'ombre ouvrira la porte. Il sera près d'elle, pudique, froide, comme la nuit claire du nord, sans maître ni possesseur, et la promesse de cette

1. Eveille-toi !

intimité va déferler sur lui comme la première vague de la mer lorsqu'on s'élançe à sa rencontre, la nuit, sur le sable de la berge.

Iouri Andréiévitich lâcha les rênes, se pencha en avant et, entourant le cou du cheval de ses deux bras, il enfouit son visage dans sa crinière. Prenant cette caresse pour un appel à sa force, le cheval partit à fond de train.

Il touchait à peine le sol, que les heurts espacés et à peine perceptibles paraissaient arracher de ses sabots et emporter en arrière. Dans les intervalles, porté par l'envol soutenu du galop, Iouri Andréiévitich entendait les battements de son cœur débordant de joie; il croyait entendre aussi des cris indistincts, qu'il prenait pour un mirage.

Une détonation toute proche l'assourdit. Le docteur se cramponna aux rênes, les tira et leva la tête. Le cheval, arrêté dans son élan, fit quelques écarts, recula et s'accroupit légèrement, prêt à se cabrer.

Il se trouvait au carrefour. Au bord de la route, le panneau : « Moreau et Vetchinkine. Semeuses. Batteuses » brillait dans les rayons du couchant. La route était barrée par trois cavaliers en armes : l'un, tout jeune, portait une casquette de collégien et un pardessus barré en croix par des bandes de mitrailleuse, le second avait un manteau d'officier de cavalerie et un bonnet cosaque. Le troisième, un curieux personnage, était énorme et paraissait déguisé pour un bal costumé. Il portait un pantalon molletonné, une veste ouatinée et un chapeau de prêtre à larges bords enfoncé très bas sur les yeux.

— Ne bougez pas, camarade docteur, fit le plus âgé des trois, le cavalier au bonnet cosaque, d'une voix calme et sans hausser le ton. Si vous obéissez, nous vous garantissons une entière sécurité. Dans le cas contraire, ne nous en veuillez pas, mais nous ferons feu. L'infirmier de notre détachement a été tué. Nous vous mobilisons comme médecin. Descendez, passez les rênes à notre jeune camarade. Et, je vous le rappelle : à la moindre velléité de fuite, nous ne ferons pas de cérémonies.

— Vous êtes bien le fils de Mikoulitsyne, Livéri, le camarade Lesnykh ?

— Non, je suis son chef de liaison, Kamennodvorski.

III

La nuit fut pleine d'imprévu. Le temps s'adoucit, plus que de saison. Il tombait une pluie fine, si légère qu'elle paraissait se fondre en une poussière mouillée avant d'avoir pu toucher terre. Mais ce n'était là qu'une apparence. Les ruisseaux d'eau tiède qu'elle formait avaient suffi à emporter toute la neige, et maintenant la terre était noire et comme luisante de sueur.

Dans les jardins, les pommiers rabougris passaient miraculeusement par-dessus les clôtures leurs branches couvertes de bourgeons, et secouaient leurs gouttes qui pianotaient irrégulièrement sur les trottoirs de bois, et qui remplissaient la ville entière de leur tambourinage dissonant.

Le petit chien Tomka, qui devait rester enchaîné jusqu'au matin, aboyait et geignait dans la cour du photographe. Agacée peut-être par ses aboiements, une corneille, dans le jardin des Galouzine, remplissait la ville de son croassement.

Dans les bas quartiers de la ville, on était venu livrer au marchand Lioubieznov trois charretées de marchandises. Il les refusait, disait qu'il y avait erreur, et qu'il n'avait jamais rien commandé de pareil. Les rouliers, de jeunes gaillards, invoquant l'heure tardive, lui demandaient l'hospitalité pour la nuit. Le marchand les envoyait promener et se gardait de leur ouvrir le portail. Les injures qu'ils échangeaient résonnaient aussi dans toute la ville.

A la septième heure selon la liturgie, c'est-à-dire à une heure du matin, se détachant de la grosse cloche à peine ébranlée, une onde au grondement paisible, sombre et doux, vogua dans l'air, se confondant avec la sombre humidité de la pluie. Elle avait roulé loin du clocher comme un bloc de terre, miné par la crue, se détache du rivage, tombe dans la rivière et s'y dissout.

C'était la vigile du jeudi saint, le jour des Douze Evangiles. Derrière le fin grillage de la pluie, on voyait se mouvoir de petites lumières flottantes, à peine distinctes, et les fronts, les nez, les visages qu'elles éclairaient. Les fidèles se rendaient à matines.

Un quart d'heure après, on entendit des pas qui s'éloignaient du monastère et retentissaient sur les planches du trottoir. C'était Galouzina, une marchande. Elle avait quitté

gauche. Mais à chaque fois, elle changeait d'avis, rebroussait chemin et s'enfonçait dans les petites rues voisines du monastère.

Cette place, où s'arrêtaient les convois de marchandises, avait les dimensions d'un grand champ. Jadis, les jours de marché, les paysans la remplissaient tout entière de leurs charrettes. D'un côté, elle touchait à l'extrémité de la rue Eléninskaïa. L'autre côté, en arc de cercle, était longé de petites maisons avec ou sans étage, occupées par des hangars, des bureaux, des boutiques, des ateliers d'artisans.

Ici, du temps où tout était calme, on voyait Brioukhanov trôner sur une chaise, plongé dans la lecture d'un journal, devant une immense porte qui étalait ses quatre battants de fer. Cet ours mal léché, ce misogyne, avec ses lunettes et sa redingote à longues basques, vendait du cuir, du goudron, des roues, des harnais, de l'avoine et du foin.

Ici, derrière une petite vitrine ternie, on voyait depuis des années quelques paires de cierges nuptiaux, ornés de rubans et de bouquets, traîner au milieu de la poussière dans leurs boîtes de carton. Derrière la lucarne, dans une pièce sans meubles où l'on n'apercevait d'autre marchandise que des pains de cire entassés l'un sur l'autre, les mystérieux hommes de confiance d'un fabricant de cire millionnaire dont on ne savait rien opéraient, sur l'encaustique ou les bougies, des transactions portant sur des milliers de roubles.

Ici, au milieu de la rangée des magasins, se trouvait le magasin de produits coloniaux des Galouzine, une grande boutique à trois fenêtres. Trois fois par jour on balayait le plancher raboteux de bois brut, en l'arrosant avec les restes du thé que les commis et le patron buvaient sans arrêt. La jeune patronne aimait s'asseoir à la caisse. Sa couleur préférée était le mauve, le violet, la couleur des chasubles aux jours des fêtes solennelles, la couleur des filas mi-éclos, la couleur de sa plus belle robe de velours, de son service à liqueur. Le bonheur, les souvenirs, la Russie quand elle était fille, avant la révolution, avaient aussi pour elle la couleur lilas clair. Et elle aimait à rester assise à la caisse, parce que l'ombre mauve de la boutique, avec son odeur d'amidon, de sucre et de bonbons au cassis, violets dans leurs bocaux, lui rappelait sa couleur préférée.

Au coin, à côté d'un entrepôt de bois de construction, se dressait une vieille maison de planches grises à un étage,

rose non plus pour ceux qui ont de l'instruction. Le manque de pain les a chassés des villes. Alors, va-t'en y comprendre quelque chose. Le diable y perdrait son latin.

Ceux de la campagne, tout de même, c'est bien différent. Les Sélitvine, les Chelabourine, Pamphile Palykh, les frères Nestor et Pancrate Modykh. Ils n'ont besoin de personne, ils savent ce qu'ils veulent, ce sont eux les patrons. Les fermes sur la grand-route sont toutes neuves, un vrai plaisir. Chacun a jusqu'à quinze arpents de terre ensemencée, des chevaux, des brebis, des vaches, des porcs. Du blé en réserve pour trois ans. Et cet équipement, une réjouissance. Des machines pour faire la moisson. Koltchak est aux petits soins avec eux, il ne sait comment leur plaire, les commissaires cherchent à les attirer dans la Milice des Bois. Ils sont revenus de la guerre avec des croix de Saint-Georges, on se les arrache tous comme instructeurs. Epaulettes d'officier ou pas, si tu fais du bon travail, on aura toujours besoin de toi. Tu ne risques pas de te perdre.

Mais il est temps de rentrer. Ce n'est vraiment pas convenable, pour une femme, de se promener si longtemps dehors. Si on pouvait rester chez soi, dans son jardin. Mais c'est un vrai cloaque, on nage dans la boue. Enfin, on dirait que ça va un peu mieux.

Perdant le fil de ses réflexions, Galouzina s'approcha de sa maison. Mais au moment de franchir le seuil, dans la minute qu'elle passa à s'essuyer les pieds devant le perron, elle pensa encore à une foule de choses.

Elle revit ceux qui maintenant faisaient la loi à Khodatskoïé, elle les connaissait de près : les exilés politiques venus des capitales, Tiverzine, Antipov, l'anarchiste Vdovitchenko-Drapeau noir, et un serrurier d'ici, Gorchénia l'Enragé. C'étaient tous de rusés compères. Ils avaient déjà fait pas mal de pagaïe dans leur vie et en ce moment ils devaient certainement compléter encore quelque chose. Ils ne peuvent pas s'en empêcher. Ils ont passé leur vie avec des machines, et ils sont eux-mêmes impitoyables et froids comme des machines. Ils mettent leur veste sur leur tricot de corps, ils ont des fume-cigarette en os ; pour ne pas attraper de maladies contagieuses, ils boivent de l'eau bouillie. Vlassouchka n'arrivera à rien, tous ces gens-là vont tout chambouler à leur guise, tout faire comme ils l'entendent.

Et elle pensa à sa vie. Elle savait qu'elle était une femme

femme. Je l'ai sur le bout de la langue. Je n'aurai pas l'esprit tranquille avant de l'avoir retrouvé.

— Elle a plus de noms que de jupes. Je ne sais pas celui qu'il te faut. On l'appelle Koubarikha, Medvédikha, Zlydazikha. Et elle a encore une bonne douzaine de surnoms. Elle non plus n'est pas dans les parages. Elle a fait son numéro, tu peux toujours courir pour la rattraper. On a enfermé cette servante de Dieu dans la prison de Kejma, pour des histoires d'avortement et de poudres magiques. Mais elle, au lieu de moisir en prison, figure-toi qu'elle a filé quelque part en Extrême-Orient. Puisque je te dis que tout le monde s'est enfui : Vlas Pakhomovitch, Térécha et cette chère tante Polia. Comme femmes honnêtes dans la ville, il ne reste plus que toi et moi, pauvres sottes. Tu crois que je plaisante ? Plus de médecins. S'il arrive quelque chose, c'est fini : on aura beau crier, il n'y aura personne pour nous entendre. On disait qu'il y avait à Iouriatine un célèbre professeur de Moscou, le fils d'un marchand sibérien qui s'est suicidé. Le temps que je me décide à lui écrire, on avait placé vingt cordons de Rouges sur la route. On ne peut plus faire un pas. Mais parlons d'autre chose. Va te coucher, moi j'essaierai de dormir. L'étudiant Blajéine t'a tourné la tête. Ne dis pas non. Tu ne me le cacheras pas, tu es devenue rouge comme une écrevisse. Eh bien, ton malheureux étudiant, il se donne un mal de chien par cette sainte nuit pour développer ses photos. Ça ne dort pas et ça empêche les autres de dormir. Leur Tomka hurle à réveiller toute la ville. Et cette garce de corneille qui n'arrête pas de croasser sur notre pommier. Je sens que je ne vais pas encore fermer l'œil de la nuit. Mais à la fin, qu'est-ce que tu as donc à te vexer comme ça, espèce de sainte nitouche ? Les étudiants sont là pour plaire aux filles.

VI

— Qu'est-ce qu'il a donc, ce chien, à hurler comme ça ? Il faudrait aller voir ce qui se passe. Il n'aboierait pas pour rien. Attends, Lidotchka, bon sang, tais-toi une minute. Il faut tirer ça au clair. D'un moment à l'autre, les cosaques peuvent nous tomber dessus. Toi, Oustine, ne t'en va pas. Toi non plus, Sivobliouï. Ils se passeront bien de vous.

sacrifices, ils étaient assis, silencieux et sévères comme des idoles; la vanité politique les avait dépouillés de tout ce qu'ils avaient eu de vivant et d'humain.

Il y avait là d'autres personnages dignes d'attention. Vdovitchenko-Drapeau noir, un des piliers de l'anarchisme russe, ne tenait pas en place : il se levait et se rasseyait sur le sol, faisait les cent pas, s'arrêtait au milieu de la grange. C'était un géant, très gros, avec une énorme tête, une énorme bouche et une crinière de lion; il avait dû être officier pendant la dernière guerre russo-turque, ou au moins pendant la guerre russo-japonaise; c'était un rêveur, éternellement absorbé par ses divagations.

Sa bienveillance sans bornes et sa taille gigantesque, qui ne lui permettaient pas de remarquer les phénomènes de moindre dimension, l'empêchaient de prêter une attention suffisante au déroulement de la réunion, lui faisaient tout comprendre de travers, prendre les opinions de ses adversaires pour les siennes et se rallier à celles de chacun.

Son ami, le trappeur Svirid, était assis à ses côtés sur le plancher. S'il ne cultivait pas la terre, on devinait pourtant l'homme de la glèbe, à travers sa chemise de drap sombre entrouverte qu'il roulait en boule avec la croix qui pendait à son cou pour la pétrir contre son corps et se gratter la poitrine. Ce moujik au grand cœur, totalement illettré, était à moitié bouriate : ses cheveux étaient partagés en petites mèches étroites, sa moustache clairsemée et sa barbe réduite à quelques poils. Le type mongol donnait une expression de vieillesse à son visage que plissait sans cesse un sourire approbateur.

L'orateur, qui avait fait le tour de la Sibérie avec les consignes de guerre du Comité central, laissait planer sa pensée dans les vastes espaces qui lui restaient à parcourir. Il n'éprouvait qu'indifférence pour la majorité des assistants. Mais, révolutionnaire et populiste jusqu'au bout des ongles, il contemplait avec adoration le jeune chef militaire assis devant lui. Non seulement le vieillard pardonnait à ce gamin toutes ses grossièretés, où il croyait entendre la voix même d'une passion révolutionnaire authentique, éprouvée par la clandestinité, mais encore il accueillait ses saillies désinvoltes avec l'enthousiasme d'une femme amoureuse devant l'irrévérence cavalière de son maître.

Le chef des partisans était Livéri, le fils de Mikoulitsyne;

(l'un d'eux ne portait qu'un caleçon qu'il venait d'enfiler à la hâte) et le colonel Streese, avec d'autres membres du conseil de révision. Des cosaques et des policiers sillonnaient en tous sens le village, agitant leurs cravaches, les bras et tout le corps tendus en avant, sur leurs montures ondulantes comme des serpents. On recherchait, on poursuivait quelqu'un. Sur la route de Koutéiny, on voyait fuir toute une foule. Du haut du clocher d'Ermolaï, derrière les fuyards, le tocsin sonna à coups redoublés.

Les événements se déroulèrent ensuite avec une rapidité effrayante. A la tombée de la nuit. Streese, qui continuait ses recherches, monta avec ses cosaques jusqu'à Koutéiny. Le village fut entouré de sentinelles et les cosaques se mirent à fouiller un à un les maisons et les enclos.

La moitié de ceux qui festoyaient étaient maintenant complètement ivres et dormaient d'un sommeil de plomb, écroulés sous les tables ou affalés contre elles. Lorsqu'on apprit que la police était arrivée au village, il faisait déjà nuit.

Pour échapper à la police, quelques jeunes gens détalèrent à toute vitesse par des arrière-cours et, pressant de bourrades et de coups de pied ceux qui ne se dépêchaient pas assez, ils se glissèrent sous le portail surélevé de la première grange venue. On ne pouvait rien y distinguer dans l'obscurité, mais à en juger par l'odeur de poisson et de pétrole, c'était sans doute le hangar de la coopérative.

Ces gargons n'avaient rien à se reprocher. Ils avaient eu tort de se cacher. La plupart l'avaient fait à la hâte, dans l'ivresse, sans réfléchir. Certains avaient des relations qui leur semblaient répréhensibles, et qui pouvaient, pensaient-ils, causer leur perte. C'est que tout maintenant prenait une teinte politique : si l'on faisait le voyou, on était considéré en zone soviétique comme un réactionnaire; et chez les Blancs, les bagarreurs passaient pour des bolcheviks.

Il se trouva qu'on les avait devancés. L'espace compris entre le sol et le plancher de la soupente était rempli de fuyards accourus de Koutéiny et d'Ermolaï. Ceux de Koutéiny étaient ivres morts. Certains ronflaient, avec des gémissements, des grincements de dents et des cris assourdis. D'autres vomissaient. Il faisait noir comme dans un four, on étouffait, et la puanteur était atroce. Les derniers arrivés avaient houché avec de la terre et des pierres l'ouverture par laquelle ils s'étaient faufilés, afin que rien ne trahît leur pré-

contact de sa main sur son front, et il aimait dans ses vers cette empreinte qui les ennoblissait.

A côté de cette lamentation sur Lara, il achevait de griffonner des barbouillages écrits à des époques différentes sur toutes sortes de sujets, sur la nature, sur la vie de tous les jours. Comme à l'accoutumée, il était assailli, au cours de son travail, par des pensées sur la vie de l'individu et de la société qui lui venaient en foule, toutes ensemble, en passant.

Il pensa de nouveau que l'histoire, de ce qu'on appelle le cours de l'histoire, il se faisait une idée toute différente de celles que l'on admet en général, qu'il la voyait à l'image de la vie du règne végétal. L'hiver, sous la neige, les branches dénudées de la forêt sont maigres et pitoyables comme des poils sur une verrue de vieillard. Au printemps, la forêt se transfigure en quelques jours, monte jusqu'aux nuages et l'on peut se cacher et se perdre dans ses fourrés couverts de feuilles. Cette transformation est obtenue par un mouvement qui dépasse en impétuosité celui du monde animal (l'animal ne croît pas aussi vite que la plante), et dont il est impossible de saisir la trace. La forêt ne bouge pas, nous ne pouvons pas la surprendre en train de se déplacer. Nous ne la saisissons jamais qu'immobile. Et c'est toujours immobile, comme elle, que nous saisissons l'histoire, la vie de la société, qui croît éternellement, qui se transforme éternellement, et dont on ne peut dépister les transformations.

Tolstoï n'est pas allé jusqu'au bout de sa pensée lorsqu'il a dénié à Napoléon, aux hommes d'Etat et aux hommes de guerre le rôle de promoteurs. Il pensait exactement la même chose, mais il n'a pas entièrement exprimé sa pensée. Personne ne fait l'histoire, on ne la voit pas, pas plus qu'on ne voit l'herbe pousser. Les guerres, les révolutions, les tsars, les Robespierre sont ses ferments organiques, son levain. Les révolutions produisent des hommes d'action, des fanatiques munis d'œillères, des génies bornés. En quelques heures, en quelques jours, ils renversent le vieil ordre de choses. Les révolutions durent des semaines, des années, puis, pendant des dizaines et des centaines d'années, on adore comme quelque chose de sacré cet esprit de médiocrité qui les a suscitées.

Tout en pleurant sur Lara, il pleurait aussi sur ce lointain été de Méliouzéiev où la révolution était un dieu descendu du ciel sur la terre, le dieu de cet été, où chacun était fou à sa manière, où la vie de chacun existait par elle-même et

TABLE

<i>Première Partie :</i>	
LE RAPIDE DE 5 HEURES	11
<i>Deuxième Partie :</i>	
LA PETITE FILLE D'UN AUTRE MILIEU	33
<i>Troisième Partie :</i>	
L'ARBRE DE NOËL CHEZ LES SVENITTSKI	83
<i>Quatrième Partie :</i>	
LES ÉCHÉANCES APPROCHENT	117
<i>Cinquième Partie :</i>	
L'ADIEU AU PASSÉ	161
<i>Sixième Partie :</i>	
LA HALTE DE MOSCOU	203
<i>Septième Partie :</i>	
LE VOYAGE	253
<i>Huitième Partie :</i>	
L'ARRIVÉE	305
<i>Neuvième Partie :</i>	
VARYKINO	333

Dixième Partie :

SUR LA GRAND-ROUTE 369

Onzième Partie :

LA MILICE DES BOIS 395

Douzième Partie :

LE SORBIER GIVRÉ 423

Treizième Partie :

EN FACE DE LA MAISON AUX STATUES 451

Quatorzième Partie :

RETOUR A VARYKINO 499

Quinzième Partie :

LA FIN 553

Seizième Partie :

EPILOGUE 597

Dix-septième Partie :

VERS DE IOURI JIVAGO 617

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie},
AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE), LE
TRENTE ET UN JANVIER MIL NEUF CENT
CINQUANTE-NEUF.

Dépôt légal : 2^e trimestre 1958
N^o d'édition : 6735 — N^o d'impression : 5853

Imprimé en France



BORIS PASTERNAK

LE DOCTEUR JIVAGO

Le docteur Iouri Andréievitch Jivago, fils d'un riche industriel, orphelin de bonne heure, élevé dans une famille de professeurs appartenant à l'élite intellectuelle du Moscou du début de ce siècle, atteint l'âge d'homme au moment de la guerre de 1914. Son destin sera commandé désormais par les cours tumultueux de la révolution russe : février 1917 le surprendra sur le front, où il est médecin militaire, octobre le trouvera à Moscou : avec sa femme Tonia et son jeune fils, il ira chercher dans l'Oural un refuge devant les dévastations de la guerre civile. Mobilisé de force par les partisans qui luttent en Sibérie sur les arrières de l'armée blanche, il ne retrouvera plus à son retour sa famille émigrée à l'étranger. Mais c'est ici, dans l'Oural, que son destin se croisera une dernière fois avec celui de Lara, la « petite fille d'un autre milieu », tôt humiliée par la vie, dont le souvenir porte les deux grandes dates de 1905 et de 1917. Lara lui sera enlevée malgré elle par l'homme qui a été le mauvais génie de leur enfance. Son amour aura été le point culminant de la vie du docteur, brisée désormais, et qui se poursuivra encore quelques années dans le Moscou de la NEP.

Le docteur Jivago est le contemporain de Pasternak. Comme lui, c'est un poète. Ses vers, recueillis après sa mort, relus par ses amis d'enfance au lendemain de la dernière guerre, forment l'épilogue du roman et prolongent dans le présent sa vie interrompue en 1929. Il a « révélé toute sa vie d'une grande œuvre où prendraient place les images et les pensées qui l'ont marqué le plus profondément », et ses vers n'étaient à ses yeux que « l'ébauche de ce grand tableau ». Tel est sans doute le sens de ce roman d'un poète qui n'avait jusqu'ici confié à la prose que des fragments. Dans le *Docteur Jivago*, achevé en 1954, on retrouve les qualités du poète que, dès les années 20, on s'accordait à ranger parmi les plus grands, à côté de Maïakovski et d'Essénine, ses contemporains : l'acuité d'une vision qui rend au spectacle quotidien de la nature la nouveauté du premier jour, la densité d'une phrase moulée sur la sensation immédiate, l'originalité d'une pensée que n'asservit aucun conformisme. Mais dans cette première œuvre de longue haleine le poète se révèle au surplus un romancier de la lignée de Tolstoï qui sait, à travers l'existence individuelle de ses personnages, faire revivre l'histoire et la juger.

1.600 fr. + T. L.